

PRENUMERATA

w Parzyu i na prowincji:

KWARTALNIE..... 8 fr.

POLROCZNE..... 16 fr.

ROCNIE..... 30 fr.

Zagranica:

ROCNIE..... 32 fr.

TELEFON:

TRUDAINE 61.42

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

PARAISANT CHAQUE SAMEDI

ABONNEMENTS

Paris et Départements:

TROIS MOIS..... 8 fr.

SIX MOIS..... 16 fr.

UN AN..... 30 fr.

Etranger:

UN AN..... 32 fr.

TÉLÉPHONE:

TRUDAINE 61.42

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 3^{bis}, rue La Bruyère, 3^{bis} — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

La semaine dernière était pleine d'échos de ces chaleureuses acclamations qui ont d'abord retenti aux bords de la Vistule, et qui, parvenues jusqu'aux bords de la Seine, ont sonné ici avec la même force, avec la même ardeur.

La semaine dernière Varsovie faisait ses adieux au Général Weygand, témoignant, les larmes aux yeux, sa reconnaissance pour son sauveur, et en même temps elle rendait hommage à la France fraternelle, à la France, si chère aux cœurs polonais, et à tout son peuple. Quelques jours plus tard, Paris acclamait joyeusement son grand général, son héros, un des meilleurs fils de la République.

Et alors à un cri ivre de joie :

« Vive la France ! »

La France répondit :

« Vive la Pologne délivrée ! »

Et ce fut la consécration d'une grande alliance, d'une alliance de deux nations, plus forte que toutes les conventions écrites, que toutes les promesses et toutes les garanties, parce qu'elle s'est gravée dans les cœurs de deux peuples.

Au moment où tous nos rêves d'indépendance, toutes les espérances de plusieurs générations de martyrs allaient de nouveau s'évanouir parce que « Dieu était trop haut et la France trop loin »... la France nous tendit une main et se mit à côté de la Pologne menacée, contre tout le monde européen.

Qu'il soit béni à jamais le nom sacré de la République Française.

Nous autres qui pendant tant d'années avons prêché l'unité des deux causes nous fêtons aujourd'hui un de ces beaux jours de la réalisation d'un idéal que bien des hommes attendent vainement durant de longues années.

Nous voyons enfin la Pologne délivrée et près d'elle, la France, sa meilleure, sa plus noble sœur et protectrice.

LA PAIX POLONAISE

Une dépêche de Varsovie fit connaître, le 22 août, les lignes générales établies en vue des pourparlers de paix. Ce communiqué, en insistant sur le fait que les récents succès militaires ne pouvaient changer en rien les conditions polonaises de la paix, affirmait que la Pologne ne revendiquait pour elle que les territoires habités en majorité par les Polonais mais qu'elle ne pouvait néanmoins se désintéresser du sort des pays qui avaient appartenu jadis à la Pologne. Le communiqué disait que les Polonais revendiqueront pour ces peuples le droit de disposer librement de leur sort.

A examiner de près ou de loin ces lignes, on n'y découvre rien qui lèse les principes du droit moderne et qui puisse compromettre la cause d'une paix durable dans l'Est européen. Néanmoins, on y a découvert des visées inquiétantes ayant pour but d'établir une sorte de protectorat polonais sur les pays situés au delà des limites de 1772. D'autre part, dans certains milieux qui avaient applaudi à tout rompre lorsque l'invasion rouge déferlait jusqu'aux murs de Varsovie, des voix se sont élevées contre le présumé « impérialisme polonais ».

Heureusement, le gouvernement de Varsovie a mis fin à toute équivoque en publiant deux importantes déclarations sur ce sujet. Le 25 août, en effet, le prince Sapieha, ministre polonais des Affaires étrangères, a déclaré ce qui suit : « Notre préoccupation est de conclure une paix durable avec la Russie et une paix de telle nature que ni la Russie ni la nation polonaise ne puissent considérer qu'elles ont été dépossédées d'un

territoire qui leur revient légitimement. Comme il existe dans la région indécise de la frontière une population mélangée de Russes et de Polonais, la solution du problème ne peut résider que dans de mutuelles concessions qui permettraient de fixer autant que possible une frontière ethnographique. Les plébiscites sont condamnés par l'expérience qui vient d'en être faite... »

On chercherait en vain dans ces formules une évocation des frontières de 1772 ou une allusion à un protectorat polonais sur les Etats allogènes de Russie. La déclaration de M. Witos, président du Conseil polonais, en date du 26 août, fait définitivement justice des accusations et des susceptibilités que des influences malveillantes ne cessent de diriger contre la Pologne.

« La victoire de l'armée polonaise — dit cette déclaration — n'apporte aucun changement dans l'attitude du gouvernement polonais, concernant la question de la paix... La décision irrévocable du gouvernement polonais d'arriver à une solution équitable du conflit avec le gouvernement bolchevik n'a donc jamais été ébranlée. Nous n'avons mené, nous ne menons aucune guerre contre la nation russe; nous ne désirons aucunement nous approprier des territoires étrangers. Au contraire, nous considérons que des relations amicales avec la nation russe sont une base de pacification stable de l'Europe orientale. »

L'attitude de la Pologne est donc entièrement nette; elle est conforme aux intérêts de la France et aux vœux de l'Amérique, ainsi qu'aux principes dont se prévalent les Traité de Paris. Il est bien entendu que si la guerre devait continuer, le haut commandement polonais se conformera loyalement aux conseils du gouvernement français, grâce auquel la Pologne a pu avoir raison de l'invasion bolcheviste.

Nos Vrais Amis

M. ALEXANDRE MILLERAND

L'attitude crâne, la riposte prompte, la décision vraiment courageuse de M. Millerand, furent dignes d'un Français, d'un « citoyen » français. Ce fut un beau geste, redressant tout à coup, en face du monde le prestige de l'idée française, qui naguère guidait les peuples vers l'affranchissement. Marianne, la belle Marianne au profil de Minerve, peut être fière de ce fils qui a fait preuve des qualités essentiellement nationales: le bon sens et la bravoure. Aux discours pleins de réticences de M. Lloyd George qui jouait sur son violon diplomatique comme un sourd (et il n'y a pas de pire sourd que celui qui ne veut point entendre), M. Millerand donna la réplique, claire, nette, décisive, et coupa court aux tergiversations anglo-bolchevistes. Et il était temps que la voix française se fasse écouter, elle résonna en coup de clairon aux armées polonaises, et traversa le monde entier, secouant l'inertie diplomatique de cet air glorieux « France ».

Il est incontestable, que ce n'est pas seul le sentiment qui a inspiré M. Millerand; certes il a compris que les intérêts français d'abord, et puis ceux de la civilisation menacée étaient en jeu. C'est pourquoi il a donné aux Polonais l'assurance que le traité de Versailles ne serait pas considéré comme un simple chiffon de papier. Mais dans la période aussi effroyable que celle que la Pologne vient de traverser, ce ne sont pas les sentiments qui comptent; ce sont les actes.

C'est pourquoi dans l'Histoire, M. Millerand aura sa page où il sera inscrit comme le vrai et le meilleur ami de la Pologne.

J'ai eu l'occasion de rencontrer M. Millerand trois fois depuis mon séjour à Paris.

La première, ce fut... il y a bien longtemps. Il existait alors — et peut-être existe-t-elle encore — une institution scolaire de garçons, dans un paisible coin de Paris, rue Croutebarbe, où une famille d'instituteurs, des gens particulièrement dévoués à l'œuvre d'éducation sociale, appliquaient les meilleurs principes pédagogiques aux jeunes citoyens confiés à leurs soins.

C'est là, à une distribution des prix, que nous avons occupé, M. Millerand et moi, deux fauteuils présidentiels pendant toute une après-midi, pour féliciter maîtres et élèves des résultats obtenus, et pour prononcer quelques paroles d'encouragement aux vertus civiques.

J'ai trouvé au jeune député d'alors, un air de gravité calme et réfléchie qui le distinguait tout particulièrement. Il ne faisait montre ni de ses idées avancées, ni de son érudition, il ne s'envolait pas sur les ailes de l'éloquence vers les nébuleuses des théories, mais simplement, il mettait chaque chose à sa place, avec des paroles sobres et une correction parfaite. Qui aurait pu se douter, que ce gentleman très à l'aise dans ce milieu familial, marquerait un jour, sur le cadran politique l'heure de la délivrance définitive de mon Pays, et l'arrêt du fléau bolcheviste.

La deuxième fois, j'ai rencontré M. Millerand le 1^{er} mai 1889, en permanence, dans une salle de mairie, où les délégations socialistes affluaient avec leurs cahiers de doléances.

Ce fut une belle et enthousiaste journée, à peine troublée par quelque bousculade. La délégation féminine, dont je faisais partie à côté d'Aline Valette et Paule Mink, apportait aussi ses cahiers de doléances, que j'ai eu l'honneur de déposer entre les mains de M. Millerand. Il les a reçus, avec son air sérieux et réfléchi, sans aucun étonnement, sans objection, ce qui nous a paru être le meilleur accueil que nous puissions espérer à cette époque.

— Le citoyen Millerand est-il féministe? nous demanda quelqu'un à la sortie.

— On ne sait pas, mais il prend la question au sérieux, et cela prouve qu'il est intelligent, répliqua une déléguée.

La troisième fois, c'est devant M. le Ministre Millerand qu'une Alliance de Femmes, dont le but fut la Paix par l'Education, m'envoya avec une demande d'autorisation.

Il m'a reçue, avec cette gravité qui donne à chacune de ses paroles le poids de réflexion: Il m'a donné satisfaction sans paraître convaincu de l'efficacité de nos efforts. J'ai remarqué la tranquille élégance de ses manières, le geste réservé de ses mains blanches et soignées, et j'ai trouvé que son Excellence était encore mieux à sa place dans son cadre ministériel, que sur l'estraude de la rue Croutebarbe. Mon Dieu! toutes les qualités d'un parfait homme d'Etat rayonnent à présent à nos yeux autour de cette figure énergique, que pour ma part je suis presque fière d'avoir eu l'occasion de contempler.

Et je suis sûre que le peuple polonais quand il aura trouvé la possibilité de reconstruire ses demeures anéanties par les bolchevistes, s'empressera de mettre l'image représentant M. Millerand, entre les portraits du Maréchal Piłsudzki et des pat iotes polonais, à la place de celu de Napoléon I^e. Et quelle jolie allégorie on verra bientôt à la foire de Czestochowa: Marianne tendant les bras vers sa sœur Pologne.

MARYA-CHÉLIGA.

CE QUE DÉSIRENT LES SLOVAQUES ET CE QU'ILS NE DÉSIRENT PAS

Nous trouvons dans le dernier numéro du « Slovaque », journal des Slovaques indépendants, publié par le Conseil National Slovaque, un curieux article intitulé: « Ce que nous voulons et ce que nous ne voulons pas ». Cet article imprimé sur la première page du journal, contient la déclaration suivante du Conseil National Slovaque:

Nous ne voulons plus vivre ensemble avec le peuple tchèque faux et parjure.

Nous ne voulons pas être annexés par la république tchéco-slovaque.

Nous ne voulons plus être des sujets de Masaryk parjure et ennemi de Dieu.

Nous ne voulons plus être des Tchéco-Slovaques, parce que nous sommes des Slovaques.

Nous ne voulons plus de règne de Jean Huss et de Martin Luther chez nous.

Nous ne voulons pas être des alliés de la Russie, comme les Tchèques.

Nous ne voulons pas devenir bolchevistes. Ce que nous voulons? Nous ne voulons que ce qui nous revient de droit.

Nous voulons chasser les Tchèques de chez nous, parce que la Slovaquie est aux Slovaques.

Nous voulons abolir le gouvernement luthérien imposé à la Slovaquie catholique.

Nous voulons notre autonomie, mais avec les Hongrois et non pas avec les Tchèques.

Nous voulons conclure une alliance avec la Pologne et non pas avec la Russie.

Nous voulons la fédération des peuples suivants: Pologne, Hongrie, Slovaquie.

Nous voulons rester fidèles au Vatican et non pas aux valets hussites.

Le peuple slovaque n'a qu'un désir, c'est que les Tchèques reviennent chez eux à Prague, pour y paître des chèvres.

Un mois de Tergiversations

Au moment où l'on annonce que doivent commencer de nouveaux pourparlers, il est utile d'établir l'ordre chronologique dans lequel se sont déroulés les précédents. Une simple comparaison des dates nous permet de juger la bonne foi des Soviets au cours du mois passé.

Le 11 juillet, M. Lloyd George envoie de Spa une note aux Soviétis demandant « un armistice immédiat » entre les troupes rouges et polonaises et proposant la conférence à Londres.

Le 18 juillet, M. Tchitchérine répond que les Soviétis sont prêts à faire la paix avec la Pologne de leur propre initiative et rejette la proposition d'une Conférence à Londres.

Le 20 juillet, Lord Curzon répond que la Pologne a été invitée à faire des propositions d'armistice et il avertit les Soviétis que si leurs armées avancent plus loin en Pologne, les Alliés seront obligés d'aider la Pologne.

Le 22 juillet, la Pologne par télégraphie sans fil propose l'armistice à Moscou et demande la date du 25 juillet pour l'ouverture des pourparlers.

Le 26 juillet, Tchitchérine fixe cette date au 30 juillet. En même temps, il consent à une conférence à Londres, mais avec les Alliés seulement.

Le 26 juillet, le gouvernement britannique fait venir Kameneff et Krassine à Londres pour la reprise des relations commerciales et des pourparlers de paix.

Le 28 juillet, après l'entrevue de Boulogne, M. Lloyd George envoie une nouvelle note insistant pour que la question de la paix avec la Pologne soit résolue avant toute autre.

Le 30 juillet, la délégation polonaise traverse les lignes de l'armée rouge pour se rendre à Baranowicze.

Le 1^{er} août a lieu le coup de théâtre de Baranowicze, où les représentants des Soviétis déclarent désirer parler uniquement de la paix et non de

l'armistice. Les délégués polonais sont relâchés par les Bolcheviks, le 3 août, malgré que les nouveaux pourparlers à Minsk aient déjà été fixés par les Soviétis pour le 4 août.

Le 3 août, Lord Curzon envoie une note aux Soviétis demandant une réponse à celle du 28 juillet et répétant qu'en cas d'une nouvelle avance des troupes russes en Pologne, les Alliés se verront obligés, etc.

Le 5 août, M. Kameneff reçoit une note de Moscou à la suite de laquelle il envoie à M. Lloyd George un message où il blâme les Polonais pour le retard apporté aux négociations — le même jour, le prince Sapieha consent à l'envoi d'une nouvelle délégation à Minsk, mais la station de Moscou refuse d'enregistrer le message jusqu'à 5 heures de l'après-midi le 6 août.

Le 6 août, M. Lloyd George après une conversation de cinq heures avec Krassine et Kameneff demande un armistice de 10 jours. Varsovie relégitographie à Moscou — Moscou refuse de nouveau d'enregistrer la note.

Le 7 août, M. Tchitchérine demande à Varsovie pourquoi « garde-t-elle le silence » au sujet des pourparlers à Minsk. Varsovie pour la troisième fois transmet sa note à la station de Moscou, en demandant les bons offices de Londres et de Paris pour la faire arriver à destination. Les Soviétis font savoir à Londres qu'ils ont reçu la note et qu'ils ont fixé la date des pourparlers à Minsk pour le 14 août.

Le 8 août, le gouvernement des Soviétis refuse l'armistice des 10 jours (proposition du 6 août).

Et voilà comment les Polonais ont été tenus pendant tout un mois dans une situation des plus énervantes et des plus démolisantes. C'est que les choses se passaient d'après la terrible formule de Trotsky: « ni guerre ni paix »; d'après cette formule qui est capable de tuer la force de résistance la plus grande.

Une Opinion allemande

On est surpris de constater l'empressement avec lequel plusieurs organes de Paris et de Londres ont prêté l'oreille aux rumeurs aussi fausses que tendancieuses que les agences germano-bolchevistes colportent sur la situation en Pologne. La nation polonaise, seule amie que l'Entente possède dans l'Est européen, mérite qu'on la traite avec plus de discernement et de confiance. Qu'il nous soit permis de constater qu'en Allemagne même, le prodigieux effort de la renaissance polonaise a été apprécié à sa juste valeur par quelques juges impartiaux, tel le Dr Bueschl, du « Koehler Tageblatt ».

Le Dr Bueschl écrit en effet : « La nouvelle Pologne en se mettant debout sur les ruines des trois puissances copartageantes, a eu à surmonter d'immenses difficultés. Ses terres avaient été dévastées et dépeuplées pendant la guerre. Elle n'avait ni armée, ni finances, ni administration ; par contre, un ennemi redoutable l'attaquaient à l'Est, le bolchevisme la menaçait également à l'intérieur, propagé par certains milieux cosmopolites qui voulaient mettre à profit le chômage forcé des ouvriers et la ruine de l'industrie polonaise. Eh bien, malgré tout cela, l'ordre a été partout maintenu ; malgré tout cela, l'Etat polonais est plus solide que l'Etat allemand. Une forte armée a survécu, bravement, tient tête aux Soviétis. On a formé tous les services publics, en dépit du fait que, en Posnanie et dans l'ancienne Pologne russe, les Polonais n'étaient pas admis aux fonctions de l'Etat. Une Constituante s'est élaborée, qui garantit leur droit aux minorités nationales. Une réforme agraire a été votée en faveur des paysans qui, d'ailleurs, forment à la Diète un groupe dominant. Ces résultats témoignent du grand talent des hommes d'Etat polonais et la haute conscience politique de la nation tout entière. »

Le Dr Bueschl estime que l'Etat polonais reviendra à son ancien état. La Pologne, avec ses 500.000 kilomètres carrés, forme un grand Etat européen. Sa population s'accroissant très rapidement, elle prendra une des premières places sur le continent. Et comme la Russie ne se

rétablira pas de sitôt, après la terrible crise actuelle, il est à prévoir que la République de Pologne apparaîtra en Europe comme un facteur politique de premier ordre. L'auteur escompte, en outre, un prodigieux essor de l'industrie polonaise et conseille aux hommes d'Etat, aux négociants et aux industriels allemands de traiter la Pologne renaissante avec l'attention qu'elle mérite.

Malheureusement, les opinions de M. Bueschl ne sont pas partagées par le gouvernement actuel du Reich allemand.

« VON TAUER »

Voici quelques détails complémentaires sur les agissements scandaleux de sir Reginald Tower à Dantzig. Par un « ukase » du 15 avril, sir Reginald Tower a interdit aux militaires polonais le port d'armes sur le territoire de la ville libre. Par s'y pavanner, armés jusqu'aux dents. Les simples « feldgrau », enhardis, poussaient leur audace jusqu'à arrêter des officiers supérieurs polonais en service commandé et à leur fouiller les poches sous les regards stupéfaits du public. Ces abus n'ont pris fin qu'à la suite des plaintes répétées du cabinet de Varsovie.

Un autre incident a également révélé la révolte partialité de Sir Reginald que les Dantzicois ont fini par appeler « herr von Tauer ». Nous voulons parler de l'incident du pont de Tczew (Dirschau). Conformément à la disposition de la commission interalliée, ce pont était gardé par une sentinelle polonaise, postée à son extrémité est. Or, sir Reginald est venu à trois reprises à Tczew pour réclamer le retrait de la sentinelle

polonaise et son remplacement par des soldats allemands de la Sicherheitswehr. Ses démarches ont, d'ailleurs, échoué. Il faut noter que le pont de Tczew est d'une importance stratégique capitale. A Dantzig, l'entourage coutumier du « herr von Tauer » est le suivant : le bourgmestre Sahm (mentionné au Nº 50 de la liste des coupables); her von Kamecke, ancien conseiller intime à la cour du roi de Prusse; her von Foerster, ancien préfet de la régence de Dantzig; le commandant Wagner, ancien aide de camp du maréchal von Mackensen... En sa qualité de gérant des propriétés et des biens de la ville libre, sir Reginald se montre toujours extrêmement géné-

reux envers les Allemands auxquels il n'a rien à refuser. Par contre, il a poussé sa mesquinerie envers N. Biesiadecki, le résident à Dantzig de la République polonaise, jusqu'à refuser à ce diplomate tous les locaux disponibles.

M. Biesiadecki, résigné, dut se loger, tant bien que mal, dans trois pièces exigües, d'une modeste pension de famille.

Voilà l'attitude que prend à Dantzig, au moment le plus critique pour la Pologne, le haut commissaire de l'Entente et représentant de la Société des Nations.

Heureusement, on s'aperçoit, même à Londres, que ce scandale a assez duré!

LOUISE de PHÉYPEAUX, Comtesse de Plélo

Au hasard des vacances et grâce aux charmes de l'hospitalité française, je visitais ces jours-ci une demeure perdue au fond des bois et des marais de la Sologne, un château de brique rose, au toit immense, aux grosses tours rondes dont la base toute moussue baigne dans les eaux d'une petite rivière qui porte le nom doucement philosophique de la « Bonne-Heure » — Ce manoir d'Herbault, construit au début de la Renaissance, n'a pas répudié tout à fait certaines formes du Moyen Age; il y a encore en lui quelque chose du donjon féodal, tandis que la façade de la cour d'Honneur et surtout les détails des fenêtres accusent très nettement l'influence de l'art italien. En tout cas, il est parfaitement calme et solitaire; on y goûte un repos fort agréable, on y passe des heures charmantes et il semble qu'à l'abri des eaux, des bois et de l'amitié, rien ne doive y rappeler les événements tragiques dont l'Europe orientale est en ce moment le théâtre. Eh bien, si étrange que cela paraisse, la question de l'aide donnée à la Pologne par les nations occidentales et surtout la question du passage des munitions ou de troupes par Dantzig m'a été évoquée sous les ombrages d'Herbault par une aimable figure féminine qui y passa sans doute et dont le nom est cher à tous les Polonais.

Ce vieux château de Sologne appartint jusqu'à la Révolution à la famille Phéypeaux. Or nous savons que ce fut une Phéypeaux, fille d'un secrétaire d'Etat de Louis XIV, qui épousa le comte de Plélo dont la mort héroïque devant Dantzig ne devait servir qu'à sauver l'honneur de la France et l'amitié franco-polonaise, au moment de la guerre de la succession de Pologne.

Louise de Phéypeaux de la Vrillère joignait à beaucoup de dons de charme et de finesse une qualité fort originale pour son époque: elle était amoureuse de son mari, qui le lui rendait! Entre eux et dans leur cercle intime, ils s'appelaient « le Chat » et « la Chatte »; de plus, ils étaient unis par une profonde intimité intellectuelle, ils avaient, l'un et l'autre, les hautes curiosités, les idées généreuses de leur temps, et, ce qui est plus rare, leur « philosophie » renforçait leur patriotisme.

Quand Plélo fut nommé ambassadeur à Copenhague, sa femme le suivit, malgré une santé extrêmement délicate et que le climat rigoureux éprouvait particulièrement. Elle partagea les soucis de l'ambassadeur, ses patriotes inquiétudes au sujet de l'abaissement de l'influence française dans le Nord. Lorsque Stanislas, déguisé en marchand, eut réussi à s'enfermer dans Dantzig, elle fut au courant de toutes les intrigues russo-allemandes qui voulaient, dans la personne

du beau-père de Louis XV, atteindre la France; elle s'indigna avec son mari, et de l'hostilité anglaise qui se refusait à laisser passer les bateaux et de la mauvaise volonté de Fleury qui n'envoyait qu'une poignée d'hommes. Aussi lorsque l'amiral La Pérouse revint à Copenhague sans même avoir essayé de débloquer Dantzig, et que Plélo prit la folle et sublime résolution de se mettre à la tête de la petite troupe et de mourir du moins après avoir tout tenté; bien loin de s'y opposer, elle fit tout pour la faciliter, et quand elle dit adieu à son mari, elle sut bien qu'elle ne devait pas le revoir. La dernière pensée de Plélo fut pour elle et, avant de quitter Copenhague, il écrivit à son beau-frère, le ministre Maurepas, pour la lui recommander.

Veuve, Louise de Plélo vécut dans la retraite la plus profonde, fidèle au souvenir de celui qu'elle avait aimé, se consacrant à l'éducation de sa fille, qui devait devenir plus tard la duchesse d'Aiguillon. Elle mourut dans une terre des Plélo, en Bretagne, et c'est là qu'elle fut enterrée, mais ma pensée aime à l'évoquer dans cet Herbault tranquille et silencieux qui, peut-être, a connu jeune fille, cette lointaine amie de la Pologne.

De Madame de Plélo et du vieux château qui a appartenu à sa famille, mon esprit s'envole jusqu'à Dantzig. Au bord de la petite rivière inconnue de la « Bonne Heure » qui, comme les peuples heureux, n'a pas eu d'histoire, je songe à la Vistule qui roule, là-bas, lourde de tant d'angoisses, à la grande invasion rouge qui menace le vieux monde tout entier, même ce coin d'Herbault où il fait si bon vivre... Devant la tâche immense qu'il faut accomplir à l'Orient de l'Europe, Millerand et Lloyd George recomencent les éternelles tergiversations des cabinets de Versailles et de Saint-James, au temps de Fleury, tandis que les armées russes et prussiennes se rejoignent déjà, pour attaquer la Pologne, unies par cette vieille complicité qui favorisait déjà, en 1733, l'alliance de Munich et d'Ostermann.

Heureusement, Dantzig, clé de la Vistule, clef de la Pologne, est là; c'est par Dantzig que les puissances occidentales apporteront à la Pologne aide et réconfort. Elles ne feront alors que suivre le geste héroïque de ce Français, mort pour une grande idée, il y a près de deux cents ans...

Telles sont les idées qui me sont venues, par une chaude après-midi, tandis que je rêvais sous les arbres d'Herbault. Mon imagination l'a-t-elle entraînée, ou bien est-ce Louise de Phéypeaux qui, veuve inconsolée, revient encore pleurer dans ce bois, comme cette fée du Calou dont parlent les paysans solognots?

Anne-Marie GATZTOWTT.

BULLETIN

= Les Bolcheviks préparent une nouvelle offensive.

Tout danger d'invasion bolcheviste en Pologne n'est pas encore écarté!

D'après les renseignements authentiques des sources militaires polonaise et étrangère, le Correspondant spécial du « Morning Post » constate qu'une grande concentration de troupes rouges est observée entre Dwinsk et Pskoff. Il paraît que le Gouvernement des soviets a réuni au dernier moment de fortes réserves — pour la plupart des troupes sibériennes (probablement des mercenaires chinois). Ces troupes sont en marche vers Biaystok, Brest-Litovsk et, en général, vers le front nord-est de la Pologne.

D'autre part, l'ancienne ligne allemande, à la hauteur de Baranovitchi, est devenue de nouveau la base des opérations importantes. Les défenses de cette ligne sont puissamment organisées par les rouges. C'est là que leurs unités fraîches reçoivent et reforment ce qui reste des armées d'invasion. On sait d'ailleurs que, dernièrement, trois divisions rouges (la 12^e, la 52^e et la 54^e) ont réussi à échapper à l'étreinte polonaise et ont fait leur jonction avec les réserves bolchevistes.

Le danger d'une offensive nouvelle est d'autant plus réel que la collaboration allemande, à travers la Prusse Orientale et la Lithuanie, est très active. Sans parler des nombreux volontaires allemands et des officiers de Ludendorff qui accourent vers l'armée rouge, le trafic des munitions et des canons devient de plus en plus considérable; la Lithuanie, en effet, n'était qu'un pays occupé par les Allemands et par les Russes.

Tout cela prouve que les Alliés doivent sérieusement surveiller la Prusse Orientale. Le couloir de Dantzig doit être mis à l'abri de toute tentative criminelle. Les Polonais pourront, sans doute, briser l'invasion nouvelle. Mais les Alliés doivent veiller à deux choses essentielles: La première, c'est le passage sans entraves des munitions et des armes pour la Pologne par le port de Dantzig; la deuxième, c'est la surveillance étroite des menées pangermanistes en Prusse Orientale où les rouges et les « volontaires » allemands sont devenus trop nombreux et peuvent compromettre les opérations polonaises le long de la frontière prussienne.

— Sur le passage de la horde rouge.

Un employé de Léopol (Lwow) se trouvait, par hasard, à Mikolajow (Galicie) lors du passage d'un échelon de cavalerie bolcheviste.

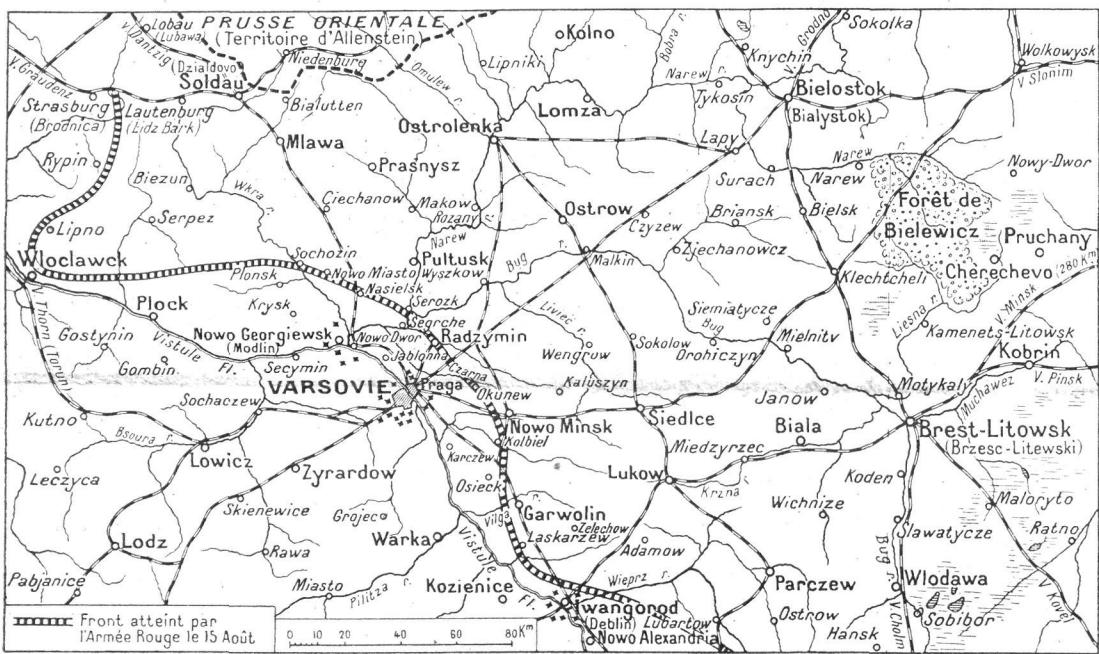
« A la première alerte — raconte-t-il dans la « Gazeta Poranna » — je me suis réfugié dans la gare où un train était sous pression qui devait emporter toute « l'intelligence » de la ville, avec les fonctionnaires et les instituteurs à leur tête. Le train n'a pas eu le temps de partir. Un détachement de cosaques, après avoir cerné la gare, pénétra dans la salle d'attente en hurlant des menaces et des jurons. Les cosaques se sont, tout d'abord, jetés sur les femmes et les ont dépouillées consciencieusement de leurs bijoux et de leur argent. Ensuite, ils ont détroussé les hommes en les obligeant, sous la menace de leurs carabinés, à leur remettre leurs bottines et leurs vêtements.

« J'ai essayé de réagir contre ce traitement, en exhibant ma carte d'adhérent au syndicat d'employés privés de Léopol. Le cosaque, illettré, emporta ma carte pour la présenter à son chef. Il revint et me tapa sur l'épaule en disant:

« — Kharacho, ty tovarischitch ! (ça va bien, t'es un camarade!). Rassuré, je me disposais à quitter les lieux, lorsque mon cosaque ajouta sévèrement:

« — Skin sapoghi ! (Enlève tes bottines !)

« Comme je protestais, il me mit son revolver sous le nez. Force me fut de m'exécuter. Mais ce ne fut pas fini: le « camarade » jeta son dévolu sur mon complet; après de longs pourparlers il se contenta de mon veston et de mon



(Cliché de l'Illustration.)

Carte montrant l'avance extrême de l'armée des Soviets.

Linja drabinkowa oznacza pozycje wojsk sowieckich w dniu 15 sierpnia.

gilet... D'autres personnes autour de moi n'ont pu garder que leur linge, et encore... Car, entre temps, arriva au galop un autre échelon de cosaques. Mécontents d'avoir été devancés, ces retardataires se rabattirent sur les misérables restes du butin. Ils pillèrent ensuite les magasins et mirent le feu aux bâtiments de la gare. Ensuite ils disparurent aussi rapidement qu'ils étaient venus... »

— Troubles allemands en Haute-Silésie.

On manie de Sosnowice qu'une nouvelle agitation allemande se fait jour en Haute-Silésie. Les pangermanistes et les spartakistes agissent d'accord en vue de proclamer un régime de Soviets dans cette région et de rendre ainsi le plébiscite impossible. Les Allemands espèrent que la Haute-Silésie sera de la sorte sauvée pour le Reich qui récupérerait ses frontières de 1914.

Plusieurs groupes d'agitateurs allemands affluent en Haute-Silésie. La Commission interalliée, émue de leurs agissements, a publié un ordre en vertu duquel tout fonctionnaire allemand destitué devra quitter le pays. Cette mesure a provoqué une explosion de fureur de la presse allemande; elle s'applique aux membres de la Sicherheitswehr non originaires du pays et qui seront destitués et remplacés par des autochtones tant Polonais qu'Allemands.

Après Kattowitz, Breslau

Les pangermanistes continuent de se venger en Haute-Silésie de la défaite des armées rouges sur le front polonais. Les incidents quotidiens qui se passent sur le territoire plébiscitaire et maintenant au cœur de la Silésie, purement prussienne, démontrent une fois de plus la complicité germano-bolcheviste.

Si les troupes communistes de Moscou avaient occupé Varsovie, ce malheur aurait d'abord servi les intérêts de l'Allemagne, dont les dirigeants auraient fait exercer des mesures de répression contre la population ouvrière du bassin industriel silésien. Au cas où la Pologne aurait succombé, les faibles contingents d'occupation interalliée auraient été incapables de faire respecter l'ordre et la fureur teutonique n'aurait plus connu de limite. La diplomatie française a si bien compris la gravité de la situation qu'elle a fait appeler aux artisans de la victoire de 1918 pour aider

la Pologne à sauver la civilisation et à se sauver elle-même. Par le triomphe de la démocratie polonaise sur le communisme dictatorial de Trotsky, l'Europe a été délivrée du cauchemar bolchevik et du rêve prussien. Mais le recul des armées rouges a décuplé la haine et la colère du parti des hobereaux, très puissant et très bien organisé en Silésie.

C'est pour cette raison qu'aux troubles de Katowice, où le 17 août, des cavaliers français, attaqués par des manifestants pangermanistes, ont dû faire feu pour se dégager, ont succédé des désordres à Königshütte et à Breslau. A Huta Krolewska (Königshütte), le 19 août, un officier français de la Commission interalliée a été pris à partie et houspillé par une bande d'énergumènes. A Breslau, le 21, une automobile française, arrêtée par une foule en délire, a été pillée et enfin, le 26, dans cette même ville, au cours d'excès dirigés contre les missions française et polonaise, les nationalistes allemands ont mis à sac le consulat de France.

Ces violences continueront si des sanctions ne sont pas prises pour y mettre fin. Le gouvernement français a le droit et le devoir d'exiger toutes les réparations qui lui sembleront nécessaires, car ces faits ne sont pas isolés. Le gouvernement allemand ne peut pas se dérober à ses obligations diplomatiques. De leur côté, l'Angleterre et l'Italie doivent appuyer les revendications françaises et s'intéresser davantage au règlement rapide par la voie du plébiscite du problème le plus complexe et le plus grave de l'heure présente. Si la consultation populaire en Haute-Silésie n'a pas lieu dans le plus bref délai, et si les votes ne sont pas exprimés en toute indépendance, la cause de la paix européenne risque fort d'être remise en question.

Maurice TOUSSAINT.

Un Cri d'alarme

Dans « La Liberté » du 31 août, Madame Juliette Adam publie une émouvante lettre aux « Patriotes tchèques », en disant en outre :

« Lors de ces fêtes de Prague auxquelles je n'ai pas

voulu prendre part, malgré l'aimable invitation reçue, parce que mon cœur de Française souffrait à la pensée d'être exposée à subir l'hypocrite contact d'Allemands pangermanistes déguisés en citoyens tchèques, un pressentiment me faisait déjà redouter, pour votre patrie comme pour la mienne, les conséquences de la déplorable erreur de ceux qui, tout en prétendant reconstituer un Etat tchèque, ont créé un Etat hybride pour plus d'un tiers allemand et ont, contre toute logique, octroyé la qualité de citoyen tchèque à une multitude d'allogènes qui n'ont jamais été en Bohême que des étrangers et qui, avant la guerre, prenaient trop souvent le mot d'ordre à Berlin.

« Mes amis tchèques, soyez clairvoyants! Il n'est pas trop tard encore! Ne nous laissez pas diriger par ces allogènes, dont l'introduction dangereuse, j'allais dire fatale, dans le corps électoral, a pu déplacer la majorité au Parlement de Prague.

« Que l'exemple de la malheureuse Russie, opprimée par ses propres allogènes, vous serve de leçon. C'est au nom de votre patrie autant que de la mienne que je vous en conjure.

« Songez que le pangermanisme a lié partie avec le bolchevisme et que la France est antibolcheviste.

« Rappelez-vous que le bolchevisme est l'ennemi de toute véritable démocratie et qu'en permettant à leur gouvernement de faire alliance avec les pangermanistes du chancelier Renner et avec les bolchevistes envahisseurs de la Pologne, les Tchèques ne s'aliéneront pas seulement l'amitié française, mais qu'ils préparentaient leur propre asservissement à un militarisme germano-russe ou plutôt germano-international.

« Croyez-moi! pour la Bohême, le péril est du côté de l'Allemagne et du bolchevisme international.

« Reprenez-vous de vous être opposés au ravitaillement de la Pologne, car celle-ci, vaincue et bolchevisée, la Tchéco-Slovaquie eût été sur l'heure en danger.

« Unissez-vous, au contraire, avec vos voisins polonais pour repousser les envahisseurs bolchevistes, alliés du pangermanisme. »

Hélas, cet appel dicté par les plus nobles sentiments restera sans écho, les « patriotes tchèques » ne cherchent qu'à arracher de nouveau un bout de terre à la Pologne.

Chronique financière

Toujours rien de particulier dans la situation de notre marché. De la fermeté, c'est entendu, mais fort peu d'affaires, dans l'ensemble.

Les « valeurs de pétrole » continuent à être demandées, avec, à la tête, la « Royal Dutch », la « Shell Transport » et la « Mexican Eagle ». Au risque de paraître monotones, nous ne nous lasserons pas de recommander l'achat de ces titres, bons à n'importe quel cours. Nous pouvons y ajouter aujourd'hui les valeurs roumaines, notamment l'*« Omnium de Pétroles »* et la *« Steana Romana »*, celle-ci particulièrement intéressante à 2,000 francs; elle avait dépassé 4.000 il y a quatre mois. La *« North Caucasian »* est aussi attrayante à 98 francs, surtout si la paix intervient enfin en Russie; « les valeurs polonaises » comme la *« Silva Plana »* et la *« Boryslaw »* feront, dans ce cas, également parler d'elles.

Parmi les « valeurs minières », notre vieille connaissance, la *« Mexico El Oro »*, monte vivement à 360, encore bon marché à ce cours qui sera sûrement dépassé avant longtemps; la *« Camp Bird »* vaut déjà 40 francs et vaudra peut-être le double avant la fin de cette année. En général, les « mines mexicaines » réservent à leurs acheteurs d'agréables surprises.

Dans le groupe des « valeurs diverses », nous recommandons à nouveau les *« Monaco »* qui atteignent déjà 1.000 francs (le 5^e d'action); ce titre ira loin, la Société réalisant en ce moment des bénéfices sans précédent.

Paul LANDOWSKI.



(Cliché exécuté par l'Illustration.)

A Varsovie, le matin de la victoire (18 août) : le général Weygand arrivant à l'état-major général polonais

General Weygand przybywa do Sztabu polskiego po zwycięstwie, dnia 18 sierpnia.

MEMENTO

W przededniu zawarcia pokoju.

Jeszcze kilkanaście dni natężenia energii i fala bolszewicka odrzucona zostanie poza granice Ziemi polskich; dyplomaci zabiorą się do żwawszej pracy, rzekomi wielbiciele pokoju wszechświatowego wystąpią ze swymi radami i intrygami, rozpoczna się układy już nie takie, jak wczoraj, w Mińsku, gdzie delegacji naszej wygrażała pieść bolszewicka.

Zaczniemy sami, jeżeli nie dyktować, to najmniej stawić warunki, których główną i najważniejszą treścią będzie wykreszenie granic.

Gdzie mianowicie na wschodzie ma się zaczyć Rzeczpospolita nasza a raczej, gdzie konczyć nasze dziedzictwo?

Odpowiedź jest trudna bardzo, ileż zgóry obciąża nas tradycja, przeszadzają prawa historyczne, komplikują nasze własne oświadczenie, utrudniają wyspy i wyspki polskie, które, wszelkimi siłami, dążą do połączenia z macierzą...

Jakże się tu wyrzekać obszarów tak gęsto przez żywioł polski obsadzonych, jak dobrowolnie ustępować ziemi, które Ojczyzne naszej, w chwilach przełomowych, dawały najlepszych synów, słaya budzicieli?

Mamyż teraz wypierać się Wilna, zapomnieć o polskich Inflantach, cofać się z Wołynia, zapomnieć o Mińsku, nie pójść za Niemen, ustąpić Dniepru całego? Oddać Lutomierz, Kamieniec?

Myśl pierwsza podpowiada nam wykret, dyktuje punkt wyjścia, który najmniej odwiecze decyzję, który pozostawi jeszcze ślad nadziei a który wskrzesi znów i na nowo postulaty wczorajsze o samokreśleniu, o naszej wspaniałomyślnej chęci pozostawienia decyzji ludom, na kresach zamieszkałym... Między nami i Rosjaniech będzie wyznaczony pas szeroki, zakreślony według słupów granicznych roku 1772 od strony Moskwy, a od strony naszej wytnięty, o ile się da, na wschód. W pasie tym dopiero nastąpi może plebiscyt a może podzwigną się małe państewka a może, wobec ruiny gospodarczej państwa sowieckiego i naszych potężnych wypływów, zabrzmią tam dźwięki nieśmiertelnego mazurka Dąbrowskiego...

I rachuby takie kuszą nas, rachuby takie oddalają ponury dzień prawdy, kołyszą do snu, przyćmiewają czujność i pozwalały, do upadku, powtarzać frazę o naszej ideości, o naszem pragnieniu wyzwolenia Ukrainy i Białorusi, o dążeniu do związku z ludami, które z Rzeczypospolitą Jagiellonów i Piastów łączyła unią dobrowolną.

Tymczasem smutna, bolesna prawda znów gotowa być odsunięta na plan drugi, który plan...

Prawda ta woła rozpaczliwie, że Polska potrzebuje pokoju, bodaj kilkanaście lat pokoju, że nie

ma sił, w tej chwili, aby ocalić kogokolwiek, kogokolwiek ratować, bo sama potrzebuje ratunku, bo ludy, tonące lub skazane na przemoc rosyjską, czy tylko bolszewicką, są jeszcze stające w świadomości swej, bo do krwi gryzą ręce ratowników, bo, jeżeli nawet sromają się rządów moskiewskich to i naszych nie chce.

Polska nie ocali nikogo, kto sam ocalony przez nią by nie chce. Natomiast każdy jej sentyment, każda na rzecz ideości czystej słabości, w przełomowym dniu układów, może się stać początkiem nowych, przyszłych klęsk.

Nie ludzmy się, nie oszukujmy dobrowolnie.

Myśl wyrzeczenia się Wilna jest, sama przez siebie, tragiczną. Toż to szczerze, serdeczne miasto polskie, kolebka tylu duchów promiennych, pochodząca narodu polskiego, przez dziesiątki lat będące wzorem dla całej naszej ziemi, przykładem podniosłym, jak kraj miłość, jak zań walczyć, jak ginąć, jak mogliśmy męczenników mostać drogę do wyzwolenia...

Nie ludzmy się, mójmy odwagę powiedzenia tego samym sobie, co może się stać jutro...

Polska potrzebuje granicy strategicznej, potrzebuje punktu oparcia na wschodzie. Pragnienia swe święte wyzwolenia bratnich ludów już zadokumentowały... Nawet Rosji samej życzyła dobra, odrodzenia, dobicia się z zamętu. Zapiąciła za te pragnienia ciężko, krwią tysięcy, zniszczeniem własnych ziem, zapłaciła wydartym jej, czysto polskim, tym bezspornie polskim z tradycji i zasadzenia, Cieszym...

Dzisiaj musi tylko myśleć o sobie, o swem własnym jutrze, o własnej swej granicy. Nie może robić ocalenia kogokolwiek, bo jej własny bóg jest ciągle zagrożony.

I dlatego, na wschodnich swych kresach, musi dokonać cięcia, które krwią goryczy własne jej zaleje serce ale które pozwoli organizmowi Rzeczypospolitej żyć, podźwignąć się ze cmentarzyska, na gruzach wznieść potężny, warowny państewki gmach...

Więc nie licytujmy się, bracia, w patriotyzmie miarą rozszerzania granic...

Zauważmy, że ten, kto pragnie tylko Niemna, grzeszy, bo nad Wilią i Wilejką mowią się krzewi polski i polski władca duch, — ten kto chciałby Dźwiny samej i ten by grzeszył, bo za Dźwiną, jak okiem sięgnąć, nie masz skrawka łanu, na którym nie walczyli by i nie ginęli prawi łanów tych dziedziców a Polski synowie. Każda nasza granica na wschodzie będzie zawsze wyrzeczeniem się, zaparciem się siebie. Trzebaż więc, aby ta granica była przynajmniej murem, przynajmniej wałem ochronnym, odgradzającym nas, na dziesiątki lat, od sowieckich, moskiewskich czy poprostu rosyjskich najazdów.

Wac. Gaś.

wem a pięknem obliczu kapral. My szukamy swego pułku, dziś, w nocy, przybywszy do Warszawy, do tego pułku chcielibyśmy wrócić, jako ochotnicy. Zwolnieni z armii Hallera w maju, nie zdążyliśmy wsiąść na okręt, gdy doszły nas wiadomości, iż bolszewiki napadają na Polskę. Bieginiemy z powrotem, póki nam sił starczy, aby stanąć do obrony ukochanej Polski.

Oto jak mówił robotnik-amerykanin, a biła z tych słów nie poza, lecz szło przedziwne, jakiś urok mające wołanie: «Weźcie nas z sobą», a życz w oczach i wzruszenie na twarzy malowały w całym majestacie tę duszę polską w jej szlachetnych pragnieniach. Tych dzielnych zuchów było 17. Oto ich nazwiska: Jan Raczek, Adam Alajko, Adam Nowakowski, Józef Śliwiński, Jan Kaczul, Stefan Słowiński, Władysław Szulczański, Bolesław Gabriel, Czesław Bisłowski, Stanisław Czworak, Jan Słowiński, Józef Pawłowicz, Czesław Potocki, Stanisław Czaplicki, Józef Szymowski, Jan Mockiewicz, Adam Hasner.

Postaram się umieścić ich w kantynie (aleje Jerozolimskie 49). Otrzymali posiłek, po którym z nieopisaną radością opowiadali, że nietylko swoje siły oddają Polsce, ale zwołają z Ameryki «swoich», by czempredzej szli Polsce na ratunek. • życie oddamy, lecz przedtem bolszewików tysiącami wytluczemy. Polska musi być «nasza». Tak zapewniał ochotnik-polak z drugiej połkuli. Tak brzmi dzisiaj wszędzie ten okrzyk, i z tem hasłem idą na bój zastępy naszych wiarusów.

Radzymin.

Radzymin. Zgliszczca domów dymią jeszcze. Sterczą osmale kominy. Obszerna fasada kościoła, tynkowana biało, nieuszkodzona prawie, tylkowsczyzne dachu czerni się wśród jaskrawej czerwonej dachówki dziura, wybita kula działa. W rynku, tuż pod pomnikiem Kościuszki, wielki dół od wybuchu ciężkiego pocisku, który upadł pod nogi naczelnikowi, ale go nie drasnął.

Tuż przy wejściu na rynek, stoi duży czerwony dom, postrzelany jak sito. Drzwi wyłamane, okiennice powyrywane razem z ramami. Widać, że w tem miejscu toczone walkę zblizka, że tu szło na pięci i kolby. Przez wywalone drzwi widać wewnątrz domu kanapę, krytą zielonym pluszem... Ten pospolity sprzęt wydaje mi się dziwnie znajomy. Aha! to fotelik od tego garnituru, który spotkałem o kilka wiorst za miastem, ustawiony niewiadomo po co pod słupem telegraficznym przy szosie, a nieopodal, w rowie, leżał na boku gniazdo z brzuchem wzdętym, z nogą zadnią sterującą sztywno, rozkraczony dziwacznie z wysadzonimi na wierzch ślepiami, podobnemi do sporych baniek z ciemnego szkła.. Zwłok ludzkich przy drodze nie widać, ale wystarczy zboczyć z gościńca i pójść na przełęcz Mokremu, a na całym szlaku, jakim szedł atak i odwrót bolszewicki pod Pragę, gęsto leży jeszcze niepogrzebany trup. Mogiły z prostymi krzyżykami wyrosły też oficie w polu...

Działdowo.

Korespondent gazety «Danziger Ztg.» pisze pod datą 14 z. m. z Działdowa:

«Okolo godziny 9 wkroczyła wczoraj, po piętnastogodzinnej walce, jedna z dwunastu dywizji bolszewickich do Działdowa. Już poprzednio odcięły czołowe kompanie, posuwające się na drodze Mława — Zielunie do Lidzbarka zachodnią linie odwrotową Polaków. Dziś prawdopodobnie staniły już w Brodnicy. Wkraczających do Działdowa Rosjan przyjęła przestraszona ludność, która, podczas krótkotrwałego ostrzeliwania, była się schroniła do sklepów, głośnemi i radosnymi okrzykami «hurra».

Niebawem zadokumentowała świeżo odbudowane miasto, w którego ulicach wznoszą się jeszcze wszędzie stosey cegiel, wywieszeniem licznych czarno-biało-czerwonych chorągwii niezmiennie swe usposobienie niemieckie. Dowódca wojsk rosyjskich przywitał niemiecki wiceburmistrz miasta. Polski burmistrz i starosta już przed kilku dniami dali drapaka. Bez zwrotów nationalistycznych dał burmistrz (niemiecki) wyraz swej niezamąconej radości, że miasto zostało wyzwolone z pod teroru nieznośnego ostatnich miesięcy.

Z ręką, wzniesioną do przysięgi, rzekł dowódca rosyjski: «słubuję», że nie przedże opuścimy tą starą ziemię niemiecką, aż ją nanowo przysiądzi się Niemcom. Aż do nocy późnej koncertowała rosyjska orkiestra wojskowa, odgrywając rosyjskie piosenki ludowe i niemieckie marsze wojskowe.

W Sobieniach.

We wsi Sobieniach, pod Garwolinem, gdzie się mieści dwór folwarku hr. Jezierskiego, weszli niewielu bolszewików i dokonały rabunku. Zrabowali mianowicie 6 koni, których właściciel nie

Z POLA WALKI

Podajemy tutaj pokłosie z ostatnich wiadomości z kraju, aby dać pojęcie i o wyobrażenie o tem, co się tam działa wczoraj a co się dzieje jeszcze, w niektórych okolicach, dzisiaj może.

Włocławek.

«Słowo Kujawskie» z d. 20 zm. donosi:

Z dnia 18 na 19 zm. barbarzyński wróg, zajmując wzgórze po prawej stronie Wisły naprzeciwko Włocławka, jeszcze w godzinach popołudniowych, rzucił kilka granatów na miasto, niszcząc domy i wyrządzając szkody nieobliczalne.

Gdy zbliżał się wieczór, ludność oczekiwała z wielkim niepokojem nocy, sądząc, że rozpoczęcie się bezładna strzelanina na miasto i okropneniszczenie, jak to było nocą poprzednich.

Istniało dość silne upewnienie o ponownym bombardowaniu miasta, gdyż w ciągu dnia widziano bardzo silny ruch samochodowy po stronie bolszewickiej, na szosie pomiędzy Chełmnicą a lasem Szpetalskim, w którym skoncentrowane były siły bolszewickie, przeznaczone do zajęcia Włocławka. Przypuszczało więc, że temi samochodami dowożona jest amunicja dla baterii bolszewickiej, ukrytej w lesie.

Ku wielkiemu naszemu szczęściu, przewidywanie się nie sprawdziły. — Wróg, poniósłszy bardzo ciężkie straty, dzięki nieustraszonej obronie, nie ponawał ataku, gdyż wiedział, że na nic się nie przyda.

Od chwili, jak tylko rozpoczęła się krwawa

walka o zdobycie Włocławka, jedna z uczennic miejscowego gimnazjum, 17-letnia p. Jankowska, w najniebezpieczniejszych chwilach, gdy każdy kto żył z ludnością miejscowości chował się w piwnicy, chodziła pod gradem kul do okopów na pewien odcinek, donosząc żywność żołnierzom.

Minęły najbardziej niebezpieczne dni, poniedziałek 16 i 17 sierpnia, gdy pod gradem kul spełniała swoje obowiązki, cudownie prawie wychodząc z niebezpieczenia. Dawała przykład niezwyklego męstwa i poświęcenia. Dnia 18 sierpnia, gdy zaledwie kilka granatów bolszewickich wpadło do miasta, Jankowska, udając się na swój odcinek o g. 4 po południu, została ciężko raniona wybuchem granatu tuż w pobliżu okopów. Żołnierz wypadł z okopów i swą opiekunkę przywieli na posterunek sanitarny, gdzie udzielono pomocy. Ma zgruchotaną nogę w kostce i ranną jest w ramię. Nogę odjęto. Młoda bohaterka nie uroniła ani jednej łzy w czasie opatrunku, zupełnie przytomnie rozmawiała z żołnierzami, którzy ją przynieśli z okopów.

Polacy «Amerykańscy».

Pogodny sierpniowy poranek. Wschodzące słońce rzuca swoje promienie na śpiące jeszcze Warszawę. Lecz my, sanitariusze, już jesteśmy w drodze do swego posterunku. Zatrzymuje mnie przy dworcu wiedeńskim szczególny obrazek: na trotuarze leży kilkunastu żołnierzy i twardym snem koją zmęczone swoje członki.

— Kto wy jestesie? — pytam pierwszego przebudzonego.

— My z Ameryki — odpowiada tą o zdro-

mógl wywieźć, oraz kilka krów, poczem, jak zwyczajni bandyci, rabowali wszystko co ma jakkolwiek wartość, a następnie urządzili zwyczajny pogrom, tłukąc lustra, rozbijając meble i t. d.

Wszystkiego tego dokonywała tak mala garstka bolszewików, że to istna hańba dla miejscowości włościan, ludnej wsi, którzy, pomimo tak znacznej przewagi liczebnej, nie rzucili się na tych kilku bolszewików z kosami, widłami i kloniami, żeby ich przepędzić.

Przed ucieczką swą bolszewicy nakazali, żeby każdy chłop upieki im po pudzie chleba i odwiózł do Osiecka. Chłopi wykonali ścisłe rozkaz garniski bolszewików, bojąc się bata moskiewskiego.

W Kałuszynie.

Było to w Kałuszynie. W miasteczku tem też znaleźli się komuniści: p. Pływaczewski i Polumberski. Gdy miasteczko zajęli bolszewicy, p. Pływaczewski z p. Polumberskim wypłynęli na wierzch, jako członkowie «rządu» z ramienia najężdżców. Pierwszym ich czynem naturalnie była denuncjacja. Zadenuncjowali mianowicie ob. Stasiaka, jako ludowca. Ponieważ ob. Stasiak zdolał ujść przed najazdem, wyrok dotknął tylko mieszkania, które zostało okradzione i zrabowane. Zmienne są jednakowo losy wojny. Wkrótce bolszewicy musieli się wycofać z Kałuszyna. Wycofali się też z nimi p.p. Pływaczewski i Polumberski. Kiedy wychodził ostatni oddział jazdy bolszewickiej, «komandir» zwrócił uwagę na nienaruszoną posesję p. Pływaczewskiego, mieszkańców wyjaśnili mu, że dom ten nie tknięty, ponieważ należy do komunisty. Wtedy stała się rzecz najmniej spodziewana. Żołnierze bolszewicy rzucili się bowiem na mieszkanie Pływaczewskiego i zdemolowali je z takim artyzmem, jakby przez mieszkanie przeszło stado szatanów.

Mińsk-Mazowiecki.

W czwartek d. 12 z. m. w godzinach popołudniowych Mińsk-Maz. zamari. Ludność, w oczekiwaniu ostrzeliwania miasta, pokryła się w piwnicach lub też w przygotowanych zawczasu na podwórzach okopach ziemnych. Wojska bolszewickie o godz. 6ej podchodziły już pod Mińsk. Ciszę cmentarną przerwały, od czasu do czasu, wystrzały, armatne naszych wojsk lub też tentet kawalerji. Dopiero o g. 11-ej w nocy nastąpiło starcie patroli, podczas którego padł jeden żołnierz bolszewicki. Większe siły weszły do miasta dopiero o godz. 3-ej rano.

Przemarsz wojsk bolszewickich przez miasto robił nadzwyczaj przykro i przygnębiające wrażenie. Zdawało się, że nie przechodzi armia, która ma na celu zdobycie Warszawy, lecz banda zebraków: boso, obierwana, bez broni częstokrotnie. Obchodziła domy prywatne ze słowami: «chozajin, daj chleba! Jesť choczu.» Komendant pułku również obdarzył i boso, choć robił wrażenie inteligenca. Często wchodzono z nimi w rozmowę polityczną i sondowano ich poglądy. Wielu z nich było świadomych komunistów, którzy oświadczyli, że idą na Warszawę zaprowadzić jedynie «własť sowieckuju», a kiedy proletariat polski już będzie mógł sam się rzadzić, to oni opuszczą Polskę. Inni zaś oświadczyli, że idą podbić Polskę i zjednoczyć ją z sowiecką Rosją. Wreszcie niektórzy z nich oświadczyli, że po zaprowadzeniu władzy «sowieckiej» w Polsce, dada następnie pomoc komunistom niemieckim, by nareszcie pójść już razem na główną podporę reakcji w Europie — Francję.

Francja jest tak znenawidzona przez bolszewików, jak w swoim czasie Anglia przez Niemców. Jak Anglia była główną przyczyną klęski i niepowodzeń Niemiec, tak obecnie bolszewicy uważają, że głównym ich wrogiem jest Francja, do której muszą dotrzeć przez «sowieckie» Niemcy

Warszawa.

Ciągna teraz przez ulice Warszawy znaczne zatrzymania jenców.

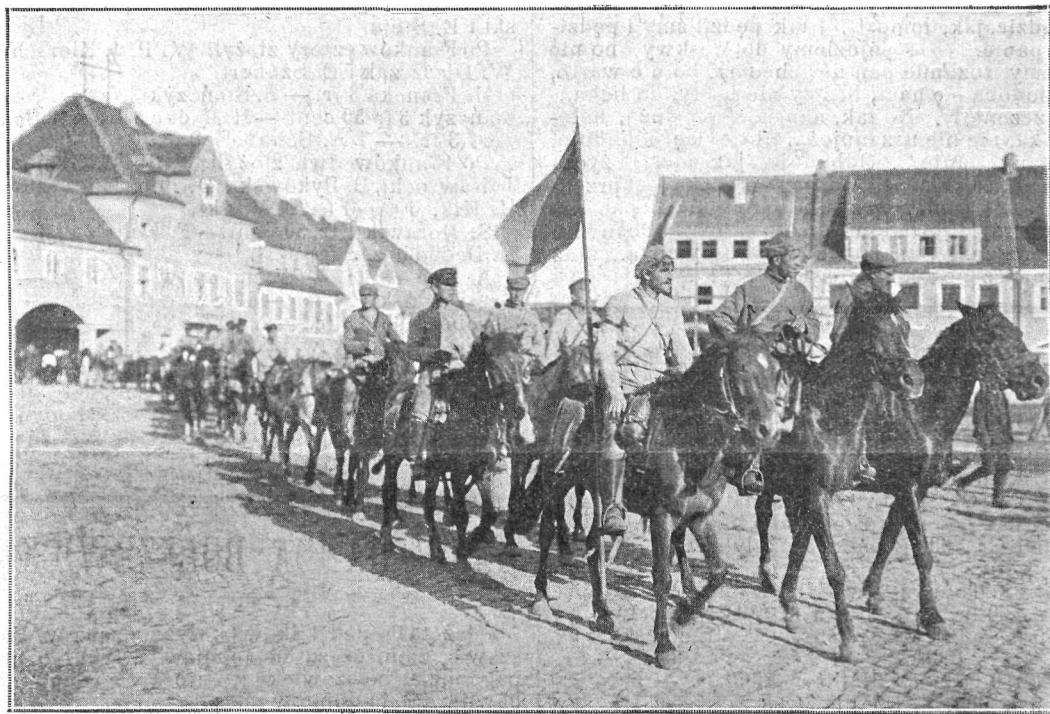
Wygląd jenców — czy to w Warszawie oczywiście, czy uprzednio na linjach, gdzie były baraki dla jenców — zawsze jednak.

Nędzarze. Obdarci, wyniedzialni. Rzadko obuci. Na twarzach ich maluje się przeważnie straszliwe wyczerpanie i jakaś tępota beznadziejność.

Nawet ci, którzy świeżo są wzięci do niewoli, zaledwie dostaną się do naszych posterunków, z żebrawczą pokorą patrząc, czy rychło jeszcze dostaną.

W tej czerwonej armii, głoszącej wyzwolenie «chłopa i robotnika» nie zadają sobie trudu z jencem — chłopem czy robotnikiem. Mordują ich bez litości. Poprostu dlatego, by nie prowadzić jenców do obozów. Zawiele pracy.

Ci jenci z «krasnej armii» widzieli często, jak się ich krwawi władcy z jencami obchodzą.



(Cliché exécuté par l'Illustration.)

Kawaleria bolszewicka wjeżdża do Działowa.
Pendant l'avance des Bolcheviks : la cavalerie rouge entrant à Soldau

Znamy tylko częstkę tych bestjalskich mordów, znamy drobne fragmenty, jakie doszły do nas z jęków rozszarpanych ofiar, mordowanych w «czerezwyczajkach».

Mamy fotografie owyh morderczych komitetów z czerezwyczajek.

A na polu walki?

Ileż to razy jeżyły się nam, ludziom kultury aryjskiej, kulturze zachodu, włosy, gdyśmy czynili opisy znęcania się dziczy nad siostrami miłością, sanitariuszami...

Świeże zbieg z pod Ciechanowa opowiedział nam:

Pod lasem, którym uciekał, znalazły kawalerzystę polskiego. Miał wyrwaną język. Wyrwanie paźnogci u nog i rąk. Zęby wybite.

Nawet go nie dobrano, chcąc, aby się męczył dłużej.

Podobno kawalerzysta jechał samochodem. Banda bolszewicka zabiła szofera, od kawalerzysty zaś żądała, aby wskazał kierunek oddziałów naszych.

Nie zdradził, choć go tak powoli męczono. Oprawcy chwalili się później wobec obrabowanego chłopa.

Niedawno, pod Kowlem, dwu pojmanym oficerów angielskich kaci zarabiali tak, iż z głów, mundurów i ciał utworzyła się jedna miazga.

Twarzysz, który oglądał szczątki pomordowanych, major angielski, sprawiał wrażenie człowieka, który stracił zmysły. Nie odpowiadał na pytania. Chwytał się tylko z rozpacznym gestem za głowę i oczy zasłaniał.

Nie dziwnego, że jenicy bolszewicy z trwoga pytają, czy ich zabiją. Wczoraj, gdy ciągnął długim pochodem jeden z nich, obok cukierni Lourse'a, omdlał. Czy chory, czy z wycieczką?

Zebrał się tłum.

I gdyby padło choć słowo nienawiści. Choć jedna pogróżka. Jakaś młoda, elegancka kobieta z dzieckiem małym wsunęła jencowi, gdy go ocucono, 20-marczkówkę. Przechodzący restaurator dał również 10 czy 20 mk. Ktoś pryniósł z cukierni szklankę wody. Kobieta, o wyglądzie robotnicy, w chustce na głowie, pobiegła i wrzeszcza przyniosła miskę zupy. Wsadzono jenca wreszcie do dorożki i odwieziono do szpitala,

Należało go teraz odesłać do kolegów walczących, aby opowiedział, jak się polacy znęcają nad jencami.

Przejednym Rodakom Administracja POLO-NII udziela bezinteresownie wskazówek i informacji we wszystkich kwestjach i sprawach bankowych, przemysłowych, handlowych, konsularnych. Można zgłaszać się codziennie, międzygodzinami 5 a 6 po południu.

Panowie z Warszawy

1) Przybywam z Warszawy, wprost z Warszawy, wyjechałem w wigilię pamiętnych, rozpaczliwych dni. Gwałtowna misja, musiałem pozostać, opuścić najbliższych... Ostatnie wrażenia bolesne... Przygnębienie było nie do opisania... Przygnębienie i szal, szal zobojętnienia, stępnia nerwów... Mieliśmy zgórą w stolicy 6,000 oficerów brzakujących pałaszami... Okopów żadnych i nigdzie... Gromady wyciągające na zachód, ewakuowanie wszelkich instytucji i wiadomości coraz gorsze. Nowe ministerium poruszyło nieco ludu... Choć, narazie, ciężko było o amatora do kopania rowów, choć i za sto marek dziennie... Wmieszały się baby... Urzadziły pochód, poturbowały nieco różnych... Zaklęcia się ozywały... Ruszyli się, nie tak, jak trzeba... Przykładów męstwa, bohaterstwa, bez liku, lecz przy ciągle nieopatrznosci... Nie wszyscy atoli stawali się... Aż trzeba było sądy polowe puścić w ruch... Rozstrzelano dużo wszelakiego niepoństwa. Oczyszczono sztaby... Francuzom mamy do zawdzięczenia niesłychanie wiele, może wszystko! Ich obecność, ich rady, wskazówki, rozkazy uczyniły przewróć. Nowy szef sztabu miał wielkie cnoty, bo słuchał... Były pod Rembertowem, w Jabłonnie prawie byli już, już, lada chwila, Pradze suworowskie mieli wyprawić chrzeziny... Kawalerią pędzili bezkarnie... Nigdzie nie było zasieków, drutów kolczastych, okopów... Przeżyliśmy dni okrutne. Lecz teraz, teraz na koniec, ufamy, po tej krwawej nauce, że ocknie się naród, ocknie społeczeństwo, zacznie przedewszystkiem szanować władze, szanować własne prawa i rozumieć, co to jest niepodległość, co wolność! Mnóstwo legło, mnóstwo padło, ocaliła nas młodzież, dzieciuchy, knuty, smarkacze... Kraj mamy zniszczony, rzucony, i żadne myślenie o wydostaniu choćby materiałnego odszkodowania... Lecz Rzeczypospolita nie zginęła...

2) Przybywam z Warszawy... wprost z Warszawy, proszę pana redaktora... Musiałem, pan rozumie, lekarze zmusili mnie, gwałtem mnie zmusili, aby jechać ten... na kurację do Deauville'... nawet jestem mocno spóźniony z sezonem... Wiadomości? Znakomite!... Wszystko doskonale... Oblewaliśmy zwycięstwo w Berlinie! Niech znajdują, szwaby, co myl... Jaś... W ułanach, panie, parady po Krakowskim ma świetny przydział... jest przy lornetce. Sprałiśmy, panie, bolszewików na kwaśne... Francuzi? I owszem, niby tak, ale panie myślimy sami wszystko... Naturalnie... Dlaczego cofaliśmy się przez czterysta kilometrów?.. Ależ, drogi panie, to był ruch, to był manewr, panie, strategia!.. Wciagnęliśmy bolszewików do Wisły i po tem dopiero pod bok, z jednej, z drugiej, z jednej z drugiej

i tamei w nogi a my za nimi w te pędy i łomot, co, gdzie, jak, łomot!.. I tak педилиśmy i педилиmy, panie... Nie pojedziemy do Moskwy, bo nie chcemy, rozumie pan nie chcemy, bo nie warto, nie podoba się nam bośny nie harty, do licha.. Zniszczenie?.. No tak, napsuli nam dużo, hołota taka, nic nie uszanie!.. ale to się odbuduje, kochany panie... Odbuduje, jak nic. Pożyczą nam i odbuduje się. Ale, panie, Polska jest przedmurzem i sama, wszystko sama, niech pan nie nie wierzy!.. Szanowanie, bo panie do Deauvillu za godzinę... Pan jest zawsze pesymista... Już nie ma czego, pokazaliśmy i już!

POLACY W LOTARYNGI

Z inicjatywy Polskiego Towarzystwa Krzewienia Oświaty w Knutange, dokonano dobrowolnych składek wśród polaków, na obronę Polski. Towarzystwo Krzewienia Oświaty przeznaczyło na ten cel połowę posiadanego kapitału a mianowicie Fr. 400. Ponadto złożyły ofiary następujące osoby:

Polskie Towarzystwo Krzewienia Oświaty, jak wyżej, 400 fr. — St. Rozański 150 fr. — W. Łękowski 25 fr. — P. Twardy 25 fr. — P. Mrozowski 25 fr. — J. Majak 100 fr. — St. Federowicz 50 fr. — Fr. Lisicki 50 fr. — W. Kałużyński 50 fr. — Z. Warchołński 30 fr. — E. Włodarek 25 fr. — J. Lasowy 25 fr. — K. Adamski 25 fr. — P. Kalinowski 25 fr. — W. Engelbrecht 25 fr. — B. Pazur 25 fr. — W. Kęsicki 25 fr. — P. Karbowiak 20 fr. — St. Jaszcuk 20 fr. — J. Ocepiński 20 fr. — J. Małkowski 20 fr. — J. Gajewski 20 fr. — W. Włodarski 20 fr. — A. Hornik 20 fr. — J. Cywiński 20 fr. — W. Gardyna 20 fr. — F. Kierzkowski 20 fr. — A. Parada 20 fr. — J. Barański 20 fr. — F. Grzembielewski 20 fr. — E. Roliński 20 fr. — F. Hendzik 20 fr. — F. Muśzyński 15 fr. — L. Rymkiewicz 15 fr. — J. Nowak 15 fr. — J. Twardy 15 fr. — A. Jezierski 10 fr. — K. Wandemacher 10 fr. — M. Tyma 10 fr. — A. Szumacher 10 fr. — J. Przybysz 10 fr. — B. Mertz 10 fr. — J. Dubiński 10 fr. — J. Wilamowski 10 fr. — A. Kusawski 10 fr. — Bezimiennie 10 fr. — F. Ratajczyk 10 fr. — J. Karpia 10 fr. — J. Stawski 10 fr. — B. Pieczyński 10 fr. — W. Leoniewicz 10 fr. — W. Trella 10 fr. — J. Gorzkowski 10 fr. — A. Trepke 10 fr. — Druh 10 fr. — J. Kałużko 10 fr. — J. Szymanowicz 10 fr. — R. Wieha 10 fr. — W. Brzyski 10 fr. — J. Bandota 6 fr.

Po Franków pięć złożyli WPP: E. Kurzwek, A. Werowicz, R. Oskroba, K. Majdański, Z. Wisniewski, J. Wolter, W. Rojek, W. Gezela, A. Prierer, W. Kepler, A. Peć, P. Mileczarek, J. Szych,

Zabójstwo Cesarza Mikołaja II i jego rodziny.

Jedna z ciekawych zagadek historycznych, jest zagadka, czy w tym huraganie, który obalił panowanie carów rosyjskich, ostatni z nich, Mikołaj II, zginął czy nie? Jeśli zginął to, czy tylko sam, czy z całą rodziną?

Do dziś, wszechświatowa prasa zajmuje się tą kwestią i dość często ukazują się różne wersje mniej lub więcej prawdopodobne o losie rodziny Romanowych, ale dotąd kwestja jest uważana za nierozstrzygniętą; czego dowodem, że jeszcze nie dawnie dzienniki podały wiadomość, iż rząd Sowiecki obiecuje dwa miliony rubli w złocie temu, kto dostarczy Mikołaja II (żywego, czy umarłego).

W miesięczniku rosyjskim, wychodzącym w Paryżu, «Przyszła Rosja» (La Russie Future) znajdujemy dokumenty, które rzucają światło na tragedię rodziny cesarskiej i stwierdzają jej śmierć.

Z dokumentami tymi chcemy zapoznać naszych czytelników:

Dokument I

Raport Prokuratora Kazańskiej Izby Sądowej do p. Ministra Sprawiedliwości.

Mam zaszczyt donieść p. Ministrowi następujące dane, zebrane na śledztwie w sprawie zabójstwa byłego Cesarza Mikołaja II i jego rodziny:

17/30 lipca 1918 r. w mieście Ekaterynburgu, podprokurator Kutuzow sporządził protokół na zasadzie oświadczenia mieszkańców wspomnianego miasta, Fedora Nikołajewa Gorszkowa, iż tenże słyszał następujące szczegóły o zabójstwie cesarza i jego rodziny od sędziego śledczego, Tomaszewskiego, któremu one były podane do

A. Teske, M. Rolla, J. Madelski, L. Stańczykowski i E. Stein.

Po Franków cztery złożyły WPP: J. Kierschen, W. Oleszak i E. Szubert.

M. Franka 3 fr. — S. Stańczyk 3 fr. — P. Szymański 3 fr. 50 cent. — H. Maćk 3 fr. — R. Schubert 3 fr. — i A. Schubert 3 fr.

Po Franków dwa złożyły WPP: M. Stańczyk, J. Nawrocki, B. Bykowski, D. Pop, J. Ptaszczyk, H. Kin, J. Apel i A. Wolski.

S. Morawik 1 fr. 50 cent. — F. Kołodziejski 1 fr. — A. Dedećiu 2 fr.

A. Koc 25 fr. — W. Saganowski 25 fr. — St. Gruszczyński 25 fr. — B. Swidera 20 fr. — W. Chrobocinski 20 fr. — A. Offer 25 fr. — T. Frykiet 15 fr. — M. Ignatowski 10 fr.

Razem zebrano w Knutange 1992 Franki, które wysłano natychmiast telegraficznie do Polski.

Rodakom naszym w Lotaryngii zasyłam braterskie pozdrowienia i wyrazy szczerego uznania dla Ich pracy obywatelskiej.

PROPAGANDA BOLSZEWICKA

«Gazeta Poniedziałkowa», wychodząca w Warszawie, zamieszcza następujący artykuł o propagandzie bolszewickiej, która, do ostatniej chwili, hułała sobie w naszej stolicy:

«W czasie, kiedy państwo polskie wytręża wszystkie siły w walce z najazdem moskiewskim, trującym ziemię polską, nie brak w Warszawie jednostek, czużących aż nadto głęboko swą łączność duchową z bolszewikami rosyjskimi.

«Są to bądź zwyczajni szpiedzy, bądź płatni agitatorzy, bądź opętani fanatycznym szalem doktrynerzy. Wszyscy mają jedną zasadniczo-wspólną cechę: nienawiść do państwości polskiej. Wszyscy zapatrzeni w nawalę wschodnią, w przeświadczenie, iż tylko zamęt ogólny i zniszczenie wysunąć ich mogą na stanowiska prowadzące pracując wytrwałe ku szkodzie naszego państwa, czyniąc na całość i bezpieczeństwo całego nieustanne zagady, jak to zresztą wykazały wydarzenia minionych tygodni.

«Dopiero ostatnimi czasy policja państwową zrozumieli, iż nieco szerzej swoje zadanie i poczęła likwidować gniazda szkodników, a ich samych wieźci zamiast jak to już niestety przeszło w system — wprowadziwszy jednemi drzwiami — wypuszczać następne innemi.

«Ostudziła również nieco zapaly agitatorów zdecydowaną postawą szerokich mas warszawskich, które ni-jednokrotnie już ujawniły ten-

wiadomości przez osobę, mającą bliską styczność z rządem Sowieckim a podającą się za nauczyciela Świadka: «Cała rodzina razem z cesarzem była zgromadzona w sali jadalnej, gdzie im był ogłoszony wyrok śmierci; następnie Lotysze dali ognia i wszyscy skazani padli na podłogę. Lotysze zaczęli sprawdzać, czy wszyscy zabici. Dawała znaki życia tylko wielka księżniczka Anastazja Mikołajowna i kiedy ją dotknęto wydała ona przerąbliwy krzyk. Uderzono ją wtedy kolbą w głowę i zadano jej dwa pchnięcia bagietki.»

Toświadczenie Gorszkowa było powodem, że pełniący obowiązki prokuratora, podprokurator Kutuzow, polecił, 30 lipca 1918 r., sędziemu śledczemu do spraw szczególnej wagi, Namiotkinowi, przeprowadzić śledztwo; a zarazem kazał doręczyć mu opalone szczegółki różnych przedmiotów i maltański krzyż; rzeczy te były znalezione w następujących okolicznościach:

W lipcu, dn. 16–18-go, mieszkańcy wsi Koptiakow, Wierchnie-Isietskiej gminy, leżącej o 18 wiorst od Ekaterynburga, spostrzegli jakiś niezwykły ożywiony ruch oddziałów Czerwonej armii w lesie sąsiadującym ze wsią. Podczas tych tajemniczych operacji, nikogo z okolicznych mieszkańców do tej miejscowości nie dopuszczano. Dopiero kiedy czerwone oddziały znikły, chłopi Koptiakowscy, z Andrzejem Szeremetjewskim i Michałem Alferowym naczelnymi, udali się na miejsce opuszczone przez czerwonych mieszkańców i, idąc ich śladami, dotarli do szachty zatrucionej oddawną kopalni: o parę kroków od jednej z nich spostrzeżono świeżo usypany kopiec i na nim resztki wygasłego ogniska. Chłopi rozkopali kopiec i tam znaleźli krzyż, ozdobiony zielonymi kamieniami, cztery klamry od gorsztów, resztki szelek, pantofli, guzików i paciorek. Jeden z chłopów spuścił się po sznurze do szachty i tam, na powierzchni wody, ujrzał płyn-

dencję przeprowadzenia doraźnej rozprawy z agitatorami.

«Dziś wieczorem na placach publicznych i na węglaach ulic nie spotyka się już owych doskonale odżywianych i dobrze ubranych (za miliony bolszewickie) figur, podrywających zaufanie ludności do rozplakatowanego słowa i usilujących wszczęć dyskusje, zwalające winy na «rząd burżujski» i burżąjów...»

«Naturalnie, rodzimi nasi komuniści, nie zaspajają sprawy i usiłują w dalszym ciągu utrzymać kontakt z szerszemi masami za pomocą drukowanego słowa.

«Stąd mnóstwo proklamacji, jakimi zaspajają dzielnice robotnicze a nawet tajne zgromadzenia komunistyczne.

«Władze nasze powinny wykorzystać całą energię w tym kierunku, aby agitacji bolszewickiej kres położyć. Ludność naszego miasta powinna sama ścigać agentów bolszewizmu i dopomagać władzom w tropieniu tych wrogów państwa i niepodległości. Równocześnie powinna jak najszybciej rozpocząć się celowa propaganda w mieście i na wsi, wykazująca i totne i prawdziwe cele bolszewizmu. Sądzimy, że urząd propagandy wewnętrznej, organizowany przez posła Anusza — rozpoczęcie niebawem szeroka działania — i skieruje ją głównie przeciw awangardzistom komunizmu.»

Na Fundusz Propagandy Polskiej

Na Fundusz Propagandy, stosownie do odezwie naszej, otrzymaliśmy od WPP:

M. K. z Pau 50 fr. — Emil Sperling z New-Yorku, przebywający w Paryżu, 200 fr. — Jakób Swiecha z St. Martin-le-Beau 5 fr. — Kazimierz Pańczyk z Rigny-le-Ferrou 5 fr.

Razem otrzymaliśmy 260 fr.

Łącznie z ogłoszonemi w numerze 32 POLOGNI 210 fr. i 5 dolarów, otrzymaliśmy na Fundusz Propagandy 470 fr. i 5 dolarów.

Abó nie zwlekać i choćby od najmniejszego zacząć pracę, ale zacząć natychmiast, przystąpić do wydania nalepek polskich. Będą gotowe już w końcu miesiąca. W ten sposób nasz Fundusz Propagandy nie ustanie, pracować będzie i powiększać się będzie i sam przez siebie.

Do decyzji tej skłoniły nas liczne domagania się Czytelników. Jako pierwszą serię, puścimy w świat pierwsze 100,000 nalepek polskich!

wajacy kij, kawałki kory i desek, świerze nowe szyszki i łopate. Na brzozie znajdującej się niedaleko ogniska, znaleziono wyryty na korze nadpis: «Gorny technik I. A. Fesenko 11 Lipca 1918 r.»

Następnie, po bliższem zbadaniu miejscowości przez sędziego śledczego, około tej szachty, która się nazywa «Isiejski Rudnik», wśród spalonej przedmiotów, był znaleziony opalony damski woreczek, a dalej, w odległości 12 sążni od szachty, znalazły się jeszcze na polu spalone koronki, materje i jakieś czarne błyszczące szczekatki.

Oprócz tego, obecny przy badaniu miejscowości, kapitan Pometkowski, znalazł wpobliżu jakiś dość duży mocno zabrakany kamyczek, w białej błyszczącej oprawie, który był uznany przez eksperta-jubilera za brylant wielkiej wartości (nie mniej stu tysięcy rubli); tamże były znalezione kawałki szmaragdu i perły i znów kawałki materji, silnie cuchnące naftą. Okolo szachty w glinie, znaleziono złomek ręcznej bomby i na ścianach szachty ślady od jej wybuchu.

Od 2 do 8 sierpnia 1918 r. sędzia śledczy badał w Ekaterynburgu dom Ipatjewu, gdzie był osadzony pod strażą Cesarz Mikołaj II z rodziną.

Badanie wykazało, że drzwi jednego z pokoi tego domu wyrwane były z zawias, podziurawione bagnetami i pozostawione przy wejściu do domu.

Dalsze badanie sprawy było polecone przez Sąd Okręgowy jednem z członków sądu, I. A. Siergiejewowi.

Dn. 11/14 sierpnia, znów był badany dom Ipatjewa i zwrócono uwagę na jeden z pokoi, noszący niewątpliwe ślady rozstrzelania kilku osób; chociaż tą razą śledztwo nie wykryło, kto właściwie był tu rozstrzelany.

Pokój ów ma długość 7 arszenów 8 wersków, szerokość 6 ar. 4 wer. Na jednej ze ścian tego

CHRYJE GENERALSKIE

Liczne echa kraju zwiastują nam jednogłośnie same, tak zwane, « Chryje generalskie »...

Do generalów nie mamy, jak w roku 1831, szczęścia. Wojna obecna w tym kierunku jest jakby dalszym ciągiem swarów zakulisowych, opłakanych swarów, zastrzonych starciami z jednej strony generalów z armii rosyjskiej z generalami z armii austriackiej a z drugiej generalów zawodowych z generalami, wyrosłymi już w ostatnich czasach. Starcia generalskie powodują starcia na innych szczeblach. A ponieważ ta lub inna polityka wewnętrzna szuka ciągle dla się rozkwitu, przeto obrona tych czy innych generalów lub atakowanie ich zaczyna być przedmiotem antagonizmów partyjnych.

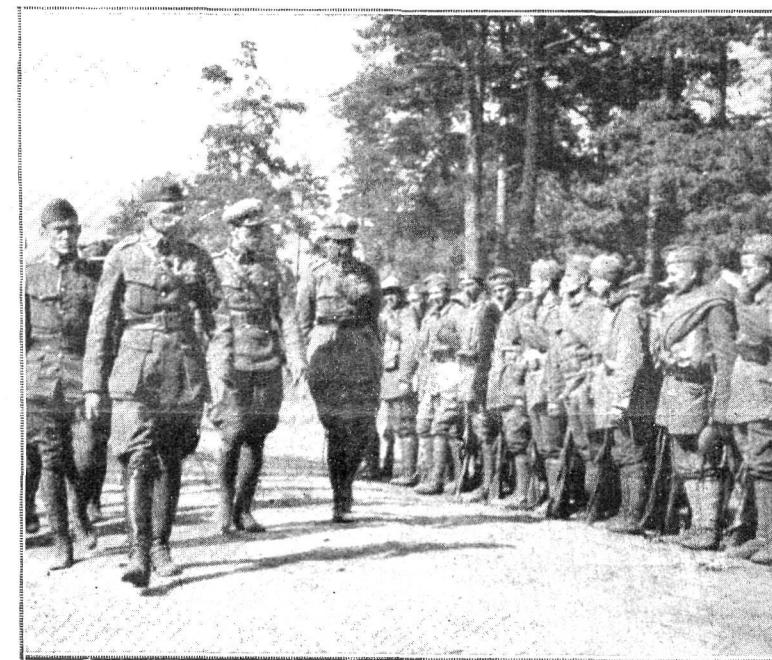
Są to rzeczy zle i szkodliwe bardzo.

Osoba generała Dowbór-Muśnickiego stanowi przedmiot zawziętego sporu. Istotę tego sporu a raczej dymisji oświetla « Kurjer Poranny » w taki sposób :

« Dymisja gen. Dowbora-Muśnickiego nie ma żadnego charakteru politycznego. Ma ona tło czysto wojskowe. Gen. Dowbór-Muśnicki ma opinię wybitnego i szczególnie wykwalikowanego dowódcy. Pewien odłam prasy nie znając stanu rzeczy, wyrażał zdumienie, że gen. Dowbór-Muśnicki nie jest należycie użyty przy obronie Ojczyzny. Otóż stwierdzić należy, że nie stało się to bynajmniej z winy Naczelnego Dowództwa, które dwukrotnie proponowało gen. Dowborowi-Muśnickiemu bardzo zaszczytne, chlubne bojowe zadanie.

« Po raz pierwszy gen. Dowbór-Muśnicki otrzymał rozkaz objęcia dowództwa na północnym froncie nad Berezyną, gdzie sytuacja wymagała od wodza wybitnych fachowych kwalifikacji. Gen. Dowbór-Muśnicki nie zastosował się do tego rozkazu i oddał się od tej chwili zajęciom polityczno-publicystycznym. Położenie Ojczyzny nie było wówczas tak groźne jak dzisiaj i sprawa ta jakkolwiek przykra, nie pociągnęła za sobą następstw przybierających szerszy rozgłos. Gen. Dowbór-Muśnicki ogłosił w pismach, że dymisja nie wnosił i uważały się nadal za pozostającego w czynnej służbie.

« Obecnie powtórnie Naczelne Dowództwo zaapelowało do gen. Dowbór-Muśnickiego pragnąc go zużytkować odpowiednio do jego zdolności. Postanowiono powierzyć mu dowództwo na froncie południowym, związanym z obroną Lwowa. Sytuacja tam jest niewątpliwie trudna ale zadania są tem zaszczytniejsze, a



(Cliché de l'Illustration.)

Les jeunes volontaires polonais passés en revue par le colonel du 201^e, après le combat de Wyszkow; sur le Bug (8 août).

Przegląd ochotników 201 pułku, po bitwie pod Wyszkowem, dnia 8 sierpnia.

chluba pomyslnego ich rozwiązania tem ponętniejsza dla oficera Rzeczypospolitej. Odnosny rozkaz spotkał się z opozycją ze strony gen. Dowbora-Muśnickiego.

« Gen. Dowbór-Muśnicki oświadczył, że się nie czuje na siłach do wykonywania zadań tak trudnych, przyczem wyraził rozgoryczenie, że proponowane mu stanowiska złączone są ze szczególniejszymi odpowiedzialnościami, w czem upatrywał nie zaszczytu dla siebie ale jakieś intencje uboczne. W tych warunkach użyteczność gen. Dowbora-Muśnickiego dla dzieła obrony Ojczyzny stała się problematyczna i dymisja była już nieuniknionem następstwem powtórnego wymówienia się od spełnienia swych obowiązków.

Należy bezstronnie przyznać, że general Dowbór-Muśnicki, odmawiając dwukrotnie zaoferowanego mu dowództwa, w tak przelomowej chwili, dał dowód niekarności, nie subordynacji, wobec której wszelkie jego zale czy utyskiwanie schodzą na plan drugi.

Minister spraw wojskowych, Leśniewski, został nagle usunięty. Ta odprawa nie wywarła

wpływ, bo, jak wszystkim wiadomo, od dawna faktycznym ministrem był ciągle wice-minister Sosnkowski, człowiek bardzo młody, akademik krakowski, legionista, lecz niezaprzeczenie obdarzony wielkimi zdolnościami. Osoba Sosnkowskiego nie pomagała przyczyniła się do niezadowoleni generalskich, nie nawykłych do słuchania « młodego dyletanta ». Lecz szkoda, że panowie generałowie zapominają, że ministrem wojny może być nawet człek w ogóle cywilny tylko... Niech starecy za dokument, że główna zasługa takiego staruszka, jak Clementeau, była właśnie teka ministra wojny!..

General Iwaszkiewicz, świetny oficer, gdzieś zginął w zamęcie, nic o nim nie słyszać. Szepptycki ma się lepiej, choroba oszczędzała mu również nie jednej przykrości. Majewski znów, który był niedawno drugim wice-ministrem od gospodarstwa, najniępotrzebnej sprobował swych strategicznych talentów pod Molodecznem, gdzie zmarnował mnóstwo ludu i materiału, jakby to były suchary żołnierskie, o które się słabo troszczył. Jedyne strategiki polski, generał Michaelis, zajmuje podzielne stanowisko, służy

pokoju, a mianowicie przeciwległej ku wyjściu, jest 16 dziur, rozrzuconych na różnej wysokości od podłogi. Takie same dziury są widoczne i na podłodze w lewej części pokoju, w tem samym miejscu, gdzie można było dostrzec wymyte i zatarte piaski ślady krwi.

Na rozkaz członka sądu, Siergiejewa, części ciężany i podłogi, gdzie były wspomniane dziury, zostały wypilowane i badanie stwierdziło, że to są ślady rewolwerowych kul. Niektóre z tych dziur były «napelnione» zaskrzepią krvią. Sądząc z rozkładu tych dziur na ścianie, można wnioskować, że tu roztrzeliwano ludzi klęczących.

Dn. 15/16 sierpnia, był badany świadek Ferenji Iwanowicz Czemandurow, osobisty kamerdyner byłego Cesara Mikołaja II. Świadek służył carskiej rodzinie 10 lat i opowiada szczegółowo życia cesarza, zaznacza jego prostotę, wstrzemięźliwość, a także serdeczność stosunków, która panowała wśród członków rodziny carskiej, głęboko przeznikniętej uczuciami religijnymi. Po październikowym przewrocie, nastąpiły ostre ograniczenia dla rodzin cesarskiej, były zredukowane sumy na utrzymanie, a także swoboda zajęć i spacerów. Dn. 15/25 kwietnia niespodzianie zapadło postanowienie Centralnego Wykonawczego Komitetu S.K. i W.D. o niezwłocznem przesiedleniu cesarskiej rodziny do Ekaterynburga. Nie zwróciło uwagi na wywody cesarza o chorobie jego syna; i zdecydowano chorego następcę tronu zostawić na opiece sióstr i dworzan, a do Ekaterynburga byli wysłani: Ceszar, Cesarzowa i wielka księżniczka Maria Mikołajowna, a także książe Dolgorukow, profesor Botkin i tenże świadek, Czemandurow, lokaj Siedniew i służąca Demidowa.

Po przybyciu do Ekaterynburga, wszyscy ulegli brutalnej i bardzo ścisłej rewizji, której dokonywał pewien B. W. Dikowskij, z komendantem domu, Awdiejewym.

W domu Ipatiewa regulamin dla więźniów był bardzo surowy i zachowanie się stróżów było wysoko brutalne.

Dom był silnie strzeżony i wewnątrz i na zewnątrz przez oddział czerwonej armii złożonej z 36 żołnierzy. Dn. 9/22 maja, przybyła do Ekaterynburga reszta członków carskiej rodziny: Aleksy Mikołajewicz, Anastasja i Tatjana Mikołajowny i kilkanaście osób dworzan i służby.

On, świadek, po przyjeździe do Ekaterynburga, był wtrącony do więzienia, gdzie pozostawał do wyzwolenia miasta przez wojska Czechosłowackie, i dla tego nie ma żadnych wiadomości o tem, jakie były dalsze losy Cesarza i jego rodziny.

Dn. 12 września, był zbadany świadek Piotr Ziliar, nauczyciel języka francuskiego przy cesarskim dworze, który odtworzył szczegółowo życie carskiej rodziny, tak przed rewolucją, jak i późniejsze, podróże jej z carskiego sioła do Tatarska i następnie do Ekaterynburga.

Świadek powiada, że, na żądanie cesarzowej, było zdecydowanem zabrać ze sobą cesarskie familijne biżuterię, ażeby się one nie dostały bolszewikom, zaszyto je w kapelusze i guziki przy kostiumach wielkich księżniczek i dam dworu.

Świadek stwierdza, że ów znaleziony brylant był zaszyty w guziku od kostiumu jednej z wielkich księżniczek Olgi albo Tatiany. Co do innych przedmiotów, zdobytych przez śledztwo, świadek zapewnia, że kolczyki z perlami należały do cesarzowej; że sztuczki aparatu ze sztucznymi zębami musiały należeć do profesora doktora Botkina.

6 września 1918 r., były dostarczone z Zarządu Śledczego Spraw Kryminalnych, protokoły o wykryciu i odebraniu od «czerwono-armiejsca» Kuźmy Iwanowu Letemitinu, pewnej ilości (około 100) różnych przedmiotów, które były własnością carskiej rodziny. Letemitin tłumaczył się, że

część tych przedmiotów znalazła się sprzątając dom Ipatjewa, a część dostała od swego brata także «krasno-armiejsca» Michała Letemitina. Ten że Letemitin, jako świadek, opowiedział, że słyszał od jakiegoś «ochrannika», iż w nocy z 16 na 17 Lipca w suterenach domu Ipatjewa byli rozstrzelani: cesarz, jego żona, dzieci, lokaj, kucharz i frejliny.

Ów zaś «ochrannik» dowiedział się o tem od «krasno-armiejsca» Strekotina, który w tej nocy sprawował służbę szylwacha.

Ten ostatni opowiedział, że cesarza zabił komendant Jurowski, który przedtem odczytał jakiś papier; w tej chwili cesarszowa i starsza córka przeżegnały się. Po zabójstwie cesarza, zaczęli strzelać Łotysze i robotnik Miedwiediew. W ten sposób była rozstrzelana cała cesarska rodzina i wszyscy znajdują się przy nich dworzanie. Po egzekucji, żołnierze wymieli i zasypali piaskiem ślady krwi; trupy zaś były zwalone do automobilowego wozu. Po niejakim czasie, świadek miał rozmowę z szoferem tego wozu; nazwiska szofera nie zna, tylko jemu wiadomo, że to był jeden z robotników fabryki Złotkowa; szofer mu potwierdził, że trupy zostały wywiezione do lasu i że jadąc z nimi o mało co nie ugrzązł w trzęsawisku.

Był także zbadany świadek, wojskowy urzędnik Piotr Aleksiejewicz Leonow, który zeznał: 17 lipca 1918 r. komisarz zaopatrywania frontu, Gorbunow zażądał 5 wozów automobilowych; na jednym z nich były 2 beczki benzyny. Dwa automobile były zwrócone ranem 18 lipca z przesennymi beczkami od benzyny; dwa drugie wróciły takie w ten sam dzień, tylko trochę później; co zaś do ostatniego automobilu, to powrótnie jego towarzyszyły następujące okoliczności: na żądanie Gorbunowa, podjechał do Amerykańskiego Hotelu, który zamieszkiwała «nadzwyczajna» Śledzca Komisja. (dok. n.)

przekł. W. Milkuszyca.

bez szemrania, jak przystało. Na czoło wysunęli się natomiast generał Rydz-Smigły, oficer wojenny, promowany szybko; generał Sikorski, zawodowiec, dalej Żeligowski i Haller również nie technik. Ten ostatni, według czasopism illustrowanych polskich, przeważnie spędzi czas na wygłasaniu mów i fotografowaniu się ciąglem w rozmaitych pozach: z wyciągniętą ręką i ze zgietym łokciem, oparty na lasce na ramieniu żołnierza, przy kartaczownicy i zawsze na froncie «samym» i w otoczeniu tłumu oficerów, których by jedno rzygniecie kartaczownicy w sieczkę zamieniło.

Chryje generalskie ponadto kotują się rozmaite i doprawdy przykro bardzo. Polska, jako taka, udziału w nich nie bierze i nie chce brać i słusznego. Władza wojskowa musi być jedna. żołnierz musi tak samo słuchać, jak i generał. Na kwasy, swary i żale teraz nie czas. Wielka jest rzecz sztuka wojskowa, lecz równie wielkim jest zapal, poświęcenie i energia, a przedewszystkiem karność. Polska nie chce mieć i nie uzna nigdy politykujących generalów lub politykujących oficerów.

OFIARY

Wszystkim Rodakom, którzy tak chętnie spieszają z ofiarami i darami na cele narodowe polskie, składamy serdeczne «Róg zapłać».

Na wczasy letnie dla Działawy Polskiej.

WPan Bronisław Rotsztat z Paryża 5 fr. Łącznie z ogłoszonemi w numerze 31 POLONII 2.320 fr., zebrano na Działwę Polską **2.325 fr.**

Na Polski Czerwony Krzyż.

Otrzymaliśmy, w dalszym ciągu, następujące dary a mianowicie nadesłali nam WPP:

Tadeusz Gładysz, inżynier z Marsylji, 1.000 fr.; — Zosia, Jana i Karol Frydlender z Viroflay 15 fr.; — Emil Sperling z Paryża 300 fr.; — Piędrzicki, inżynier z Paryża 25 fr.; — Tomasz Zając, z Paryża 10 fr.; — Waclaw Pluciński z Paryża 50 fr.; — Mme Wisner z Saint-Cloud pod Paryżem 25 fr.; — Pracownicy polscy z Bruay, w departamencie Pas-d-Calais, nadesłali przez p. Antoniego Frąckiewicza 181 fr. A mianowicie złożyli się na tą sumkę po franków pięć WPP: Tomasz Gołębowski, Franciszek Biały, Feliks Helak, Waclaw Danysz, Adam Trocki, Władysław Malecki, Władysław Kalewski, Władysław Frąckiewicz, Józef Botke, Tomasz Jędrzejczyk, Józef Kaleda, Stanisław Gołębowski, Roman Drygasiewicz, Antoni Wicik, Andrzej Kuras, Waclaw Grabowski, Antoni Tokarz, Konstanty Leszczyński, Józef Walaszczuk, Antoni Kurowski, Michał Padra, Bolesław Fidrych, Józef Rakowski, Jan Compa, Bolesław Zieliński, Franciszek Olchorek, Aleksander Deluga, Ignacy Kosioda, Stefan Smoleński, Dalej z Bruay złożyli na tą samą listę WPP: Antoni Frąckiewicz 10 fr.; — Czesław Kozłowski 10 fr.; — Wawrzyniec Cieszyński 1 fr.; — Michał Marczał 1 fr.; — Wojciech Szymba 4 fr.; — Stanisław Kosienko 1 fr.; Leon Szmelter 1 fr.; — Wincenty Maćkowiak 3 fr. Razem pracownicy polscy w Bruay, jak wyżej, 181 fr.

WPP: Stanisław Popielawski z Paryża nadesłal nam 2 000 Marek polskich; — Kazimierz Pańczyn z Rigny-le-Ferron 15 fr.; — Jan Hubert z Vendes 10 fr.

Razem otrzymaliśmy **1.631 fr. i 2.000 Marek polskich.**

Łącznie z ogłoszonemi w numerze 32 POLONII 5.821 fr. 50 cent. i 1.000 Marek polskich, zebraliśmy na Polski Czerwony Krzyż **7.452 fr. 50 cent. i 3.000 Marek Polsk.**

Wobec tego, tak pomyślnego, wpływu, nie czekając, już w sobotę ubiegłą, dnia 28 sierpnia, wysłaliśmy trzecie dwa tysiące franków do Warszawy, do Głównego Zarządu Polskiego Czerwonego Krzyża, za pośrednictwem Ajentury Paryskiej Banku dla Handlu i Przemysłu, na które to pieniądze otrzymaliśmy pokwitowanie numer 180.

W ten sposób wyprawiliśmy już do Warszawy 6.000 Franków, co czyni 90 000 marek Polskich.

W nadchodzący tygodniu, spodziewamy się wysłać czwarte dwa tysiące... Wszak tak?

Na Armię Polską Ochotniczą.

Zebrane przez Wileńskiego Księcia Kowalińskiego, podczas nabożeństwa uroczystego, wśród pracowników polskich w Vivaise 37 fr. 35 cent. i 5 Marek polsk. Nadesłały nam nadto Zosia Jania i Karol Frydlender 100 Marek polsk.

Razem nadesłano 37 fr. 35 cent. i 105 Marek polsk.

Łącznie z ogłoszonemi w numerze 30 POLONII 3.460 fr i 100 Mar. polsk. zebrano na Armię ochotniczą **3.497 fr. 35 cent. i 205 Mar. polsk.**

Przypominamy, iż, w dniu 5 sierpnia, przekazaliśmy na ręce p. Naczelnika Państwa, za pośrednictwem Ajentury Paryskiej Banku dla Handlu i Przemysłu, telegraficznie, **52.000 marek polsk.**

Fundusz imienia kapitana Rodzynskiego dla wdów i sierot po poległych żołnierzach.

Kasa bez zmiany posiada **50 fr.**

Na Szpital dla Polski.

Otrzymaliśmy następujące ofiary, które nadeszły nam WPP: Piędrzicki, inżynier z Paryża 2 fr.; — pani Novaro z Oneglia we Włoszech 100 lirów włoskich; Michał Ostasz z Arras 5 fr.; — Aleksander Romanowski z Arras 5 fr.; — Doktor Kahn z Paryża 35 fr.; — pani Domańska z Paryża 15 fr. — Pracownicy, polscy wychodźcy, z bulwaru Jourdan 99 fr 50

Razem otrzymaliśmy na Szpital 184 fr. 50 cent i 100 Lirów włoskich.

Łącznie z ogłoszonemi w numerze 32 POLONII 170 fr. — otrzymaliśmy na Szpital do Polski **354 fr. 50 cent. i 100 Lirów włoskich.**

W SPRAWIE OFIAR

Dochodzi nas szereg krzepiących ducha pism, za które serdecznie dziękujemy naszym Czytelnikom. Nie żał pracować, nie żał ślećzyć, gdy oto odberemy tyle szlachetnych dowodów solidarności.

Choćby takie pismo, pochodzące z bulwaru Jourdan, więc z centrum, gdzie pracownicy nasi znajdują w Paryżu chwilowy przytułek! I tam, jak to wyżej zaznaczono, dokonano składki...

« Szanowny Panie Redaktorze:

« Pragnąc poprzeć projekt wysłania Szpitala do Polski, załączamy przy niniejszym na Szpital Dra. Rodziewicza 99 fr. 50 cent., zebrane pośród robotników-wychodźców w Centre d'Hebergement, na bulwarze Jourdan.

« Oby skromne składki nasze mogły stać się bodźcem do ofiarności dla mniejszych Rosów, którzy tu, na obczyźnie, zapominają często o niedoli braci naszych w kraju.

« Proszę o umieszczenie tych paru słów w państowem poczytnem piśmie, pozostajemy z wysokim szacunkiem (podpisane) Piotr Rejchert, Pawłowski Ignacy i towarzysze».

« Paryż, dnia 24 sierpnia, 1920 roku. »

Pismo to poważne winno obudzić refleksje... Dar ten pochodzi od tych, którzy zniewoleni są szukać dachu nad głową!... wdowi od Nich płynie grosz. Cześć im.

Pracownicy nasi z Bruay, których nazwiska podajemy wyżej, nadsyłając swoje składki, piszą dosłownie do nas :

« Robotnicy polscy z Bruay, z kopalni numer 6, nie mogą stanąć w szeregach polskich, aby dać pomoc Ojczyźnie, więc zrobiliśmy tą małą składkę na Polski Czerwony Krzyż, którą to składkę raczy Pan przesyłać do Warszawy... »

Górnicy polscy z Algrange w Lotaryngii, piszą p. Franciszka Mikosińskiego, zapowiadając nam składki, wynoszące fr. 140. Po otrzymaniu pieniędzy, z wdzięcznością ogłosimy listę.

Od WP. M. Augustyniaka, architekta w St. Etienne otrzymujemy następujące pismo :

« Upraszam niniejszym przesyłać dołączony mandat 15 fr. na ręce Naczelnika Rzeczypospolitej Polskiej, jako podatek miesięczny, który zobowiązuje się płacić tak długo aż mi okoliczność pozwoli wrócić do Ojczyzny. Proszę o łaskawe pośrednictwo. »

« Ten odruch szlachetny p. Augustyniak uzupełnia dopiskiem takim :

« Kiedy chodzi o propagandę polską, proszę wysłać na mój koszt POLONIE na cały rok do

« Club Franco-Etranger, w St. Etienne. Klub ten obejmuje przemysłowców i może być bardzo pożytecznym dla Polski».

Odnośnie Szpitala dla Polski, zaznaczamy, że bardzo chętnie składają dary w naturze i w materialu Francuzi. Ruchu pożądanej, ze strony polskiej ofiarności, nie ma jeszcze... Należy się pośpieszyć. Szpital powinien wyjechać jak najprędzej. Gorąco tę sprawę popieramy.

Odnośnie nadsiłanych ofiar, prosimy wszystkich Ofiarodawców o dokładne przeglądanie list składek, biorąc, iż listy te są zarazem kontrolami rachunkowymi... Równocześnie zwracamy uwagę, że listy składek zamknięte się we środę rano każdego tygodnia a to aby oddać je na czas do druku i mówić przejrzeć i sprawdzić rachunki... Czyli dary, nadchodzące po środzie rano, czekać muszą następnego tygodnia. Stąd wynika, w pewnych razach, opóźnienie ogłoszenia.

RZECZPOSPOLITA

Nowa granica

Komisja międzynarodowa w Kwidzyniu zakończyła się z dnia 15 b.m. tamtejszym konsulatem polskim tymczasową linię graniczną polsko-niemiecką na terytorium plebiscytowem Kwidzynskim. Nowa granica oddaje Polsce, na prawym brzegu Wisły port Kurzebracki, wsie Johansdorf, Kleinfelde, Kramershof, Neudeich i Liebenau oraz most przez Wisłę pod Opaleniem. Przejście tych miejscowości przez władze polskie nastąpiło w dniu 16 z.m. Na terenie plebiscytowym Prus Wschodnich decyzją Rady Ambasadörów przyznane zostały Polsce miejscowości graniczne Kleinopfern, Groschken i Kleinobenstein.

Bolszewicy w Prusach Wschodnich.

Zgórą 50 000 bolszewików zdążyło ujść spokojnie przed pościgiem polskim na terytorium Prus Wschodnich, gdzie naturalnie spotkało ich dobre przyjęcie i nie jako bolszewików, lecz jako rosyjan, bijących się z polakami... Bolszewicy przybyli do Prus obławiani zdobyczą, wlokąc za sobą całe łańcuchy wozów i fur, obciążonych zrabowanymi w Polsce przedmiotami... Niemcy naturalnie korzystają. Odmawiają przyjmowania bezwartościowych pieniędzy bolszewickich... a natomiast chętnie kupują od bolszewików polski dobytek...

Litwini zapowiedzieli swoją neutralność w wojnie rosyjsko-polskiej.

Rząd litewski obwieści światu swoją neutralność w toczącej się wojnie polsko-rosyjskiej. Prastara Litwa, kolebka tylu gorących patriotów polskich, myśli w tej chwili tylko o swej polityce własnej, a raczej wcale nie myśli o jutrze, o ile istotnie pragnie całkowitej swej samodzielności.

Na Górnym Ślązku.

Śląsk Górnny był, temu dniom, widownią ciężkich walk, krwawych napadów pruskich na polaków, na oddziały alianckie a w szczególności na francuzów. Prusacy chcieli wywołać zajęcie Śląska przez swoje wojska, sprowokować polaków, wywołać powstanie i zagarnąć Śląsk.

Prusacy są, w tym kierunku, nieodpornymi naśladowcami czechów. Tym ostatnim udało się wydrzeć nam Śląsk austriacki, czemuż prusacy inaczej mieliby postąpić.

Lecz lud polski czuwał. Porwano za broń. I w chwili, kiedy bolszewicy walili na Warszawę, w Katowicach, w Mysłowicach, na całym obszarze śląskim toczyła się walka zajadła. Prusacy wymordowali szereg wybitnych obywateli polskich i działaczy. Francuzi sprowadzili wojsko. Nasi znieśli Katowice i Mysłowice do uszanowania. Niepokoje trwają dalej, jeszcze bardziej ciężkie. Są one wymownym dowodem, jak dalecy jeszcze jesteśmy od pokoju upragnionego, jak dalece czuwać musimy na granicach.

Mamy wrogów tylko dokoła, śmiertelnych wrogów, czyhających tylko, aby nam cios zadać.

Doktor J. MALINIAK

b. Asystent szpitali miejskich
Przyjmuje chorych w klinice b, rue Piccini (metro Etoile) we wtorki, czwartki i soboty od 1 do 3 po południu. — Telefon: Passy 53-13 i Passy 47-11.

GENERAL WEYGAND

General Weygand, szef sztabu marszałka Focha, powrócił z Warszawy do Paryża.

Warszawa zegnała generała Weyganda żami wdzięczności, jego to bowiem interwencja osobista, jego doświadczenie, jego przybycie wraz zastępem oficerów francuskich ocaliło Warszawę, przechyliło szaleć, dalo nam zwycięstwo, pozwoliło zużywać kowańcze należycie wspaniały nasz materiał żołnierski.

Uroczystości warszawskie z tego powodu przeszły miarę wszelkich tego rodzaju obchodów.

Pochód ludu trwał, łączni z życzeniami delegacji, niemal dzień cały. Szli wszyscy. General był wzruszony i poruszony. Jego odezwania cechowała głęboka miłość dla Polski i polaków, miłość tem głębsza, ileże jak sam stwierdził, krew polska płynie w żyłach najbliższej Jego rodzinie.

Pośród licznych darów, z którymi wystąpiła Warszawa, pierwsze miejsce zajmuje szabla króla Stefana Batorego. Drogocenna ta pamiątka polska dostala się w godne ręce wielkiego wodza i znakomitego oficera francuskiego.

Powrót generala Weyganda do Paryża zamienił się w gorącą manifestację francuską. Nasze przedstawicielstwo, oczywiście, stawiło się na powitanie. Lecz i tutaj znów lud, tylko lud sam zdecydował żywiołowo o przyjęciu. Tłumy krociowe otoczyły dworzec kolejowy, tłumy biegły za samochodem... Tłumy gromadzły się na ulicach i wiwatowały z całych sił, z całą mocą na cześć generała Weyganda, na cześć Polski ocalonej, na cześć Warszawy zwycięskiej...

Nasi Rodacy, z których wielu niega chorobliwej żółci, nie mogli pojąć, nie mogli zrozumieć, bo wielu wzorają niedawno, nie wyobrażało sobie nawet, ile szczerzej i dłużej szczerzej przyjaźni braterskiej żywą ku nam, do kom, naród francuski.

Nakoniec stwierdzamy z adesą, że zwycięstwo polskie we wszelkich zakątkach Francji było witane z zapaniem. Osoby są samorzątnie zebrania, zgromadzenia, w małych miasteczkach, in gratiam dobrych wieści, taniecono do upadego.

Francja cała wolała z głębi piersi *Vive la Pologne!* Zmora wzorajsza odezwała Francję. Życie raźniejszym po-złoto biegem.

OKÓLNIK

Polskiej Misji Wojskowej zakupów w Paryżu
Paryż, dnia 31-go sierpnia 1920 r.

Podaje się do wiadomości urzędów i osób zainteresowanych, że Polska Misja Wojskowa Zakupów w Paryżu może przyjmować, za pośrednictwem Biura Attaché Wojskowego, jedynie dobrovolne zgłoszenia ochronników do W. P. Ochotnicie ci w drodze do Polski będą używani jako konwojerzy P. M. W. Z.

Władze krajowe nie zezwalają na pobór zagranicą i żaden przymus w tym wypadku miejsca mieć nie może.

Zwraca się uwagę, że Polacy którzy mają jakiekolwiek zobowiązania służbowe lub kontraktowe wobec władz francuskich lub nawet osób prywatnych, nie mają prawa uchylać się od tych zobowiązań pod pozorem jakoby obowiązkowego zaciągnięcia się do W. P.

Szef Polskiej Misji Wojskowej
Zakupów, Pomiankowski.
General-PORUCZNIK.

NEKROLOGIA

Awtyacja polska poniosła bolesną, niepowetowaną stratę. W dniu 6 bm. zginął tragiczną śmiercią bohaterски lotnik lwowski, s. p. kapitan Stefan Bastyr, który był, poczynawszy od listopada roku 1918, pozostawał bez przerwy na froncie, nigdy przez ten czas nie ustawał, codnia dokazywał cudów odwagi szalonej i sprawności niezwykłej. Należał do obrońców Lwowa. Oddał olbrzymie usługi Ojczyźnie. Pochowano go we Lwowie. Śmierć przedwczesna dzielnego tego oficera wywarła przgnębające wrażenie.

W Kaliszu, zmarła Melania Parczewska, bardzo wybitna działaczka polska, czasu zaboru rosyjskiego, a siostra posła do dumy, ostatnio profesora Uniwersytetu.

Lista poległych, na polu chwaly, polaków jest olbrzymia. Dochodzą nas dopiero słabe echa żałoby, która jest ceną naszego zwycięstwa. Zginęło bardzo wiele młodzieży, szczególnie dużo

najmłodszego oficerstwa, wielu młodzieńców święte rokujących nadzieje.

W obronie Płońska poległ rotmistrz Zbigniew Stroynowski, dowódca czwartego szwadronu szwoleżerów. W obronie Warszawy, padł śmiercią walecznych bohaterki porucznik Pogonowski. Zginął na polu bitwy Bohdan Straszewicz, syn znanego publicysty Ludwika, sam działacz i dziennikarz, redaktor «Gazety Polskiej» ostatnio współpracownik «Narodu». W obronie Lwowa, poległ porucznik Leśniewski, syn byłego ministra spraw wojskowych....

Lista poległych jest długa.

Równie dłuża jest lista, pomordowanych przez bolszewików, polskich jeńców wojennych.

Administracja i księgarnia POLONII otwarte są codziennie, za wyjątkiem niedzieli i świąt, od godziny 2 do 6 po południu.

KRONIKA

Wiadomości Kościelne.

W nadchodzącej niedzieli nabożeństwo polskie odbędzie się w kaplicy Sw. Kazimierza, przy ul. du Chevaleret, 119, o godzinie 9 ranna, jak zazwyczaj. Odprawi je ks. Paweł Dyla.

Nabożeństwo dziękczynne za ocalenie Warszawy.

Dostojny Ksiądz prałat Leon Postawka donosi nam, iż, w dniu 12 września, odbędzie się w Kościele Polskim, przy ul. Saint-Honoré, 263 bis, uroczyste nabożeństwo dziękczynne za ocalenie Warszawy. W nabożeństwie tem weźmie udział świat oficjalny i wojskowy, francuski.

Szczegóły podamy w najbliższym, przyszłym numerze POLONII.

Prosimy.

Wszystkich Czytelników, Prenumeratorów i Przyjaciół naszego pisma prosimy o nadsyłanie nam adresów, znajomych Im., Rodaków, których by mogło interesować nasze pismo a to celem wysłania im bezpłatnych numerów okazowych. W tych cięzkich chwilach Polonia, jako czasopismo prowadzące samodzielna i żarliwą propagandę wśród obcych, potrzebuje, bardziej niż kiedykolwiek, całych gromad nowych zwolenników. W ten bowiem sposób może powiększyć swą objętość i stać się nie tylko czynnikiem łączącym Rodaków na całym Zachodzie Europy, lecz i pierwszorzędnej doniosłości organem, krzewiącym myśl polską.

Osobiste.

Przebywa w Paryżu, profesor, znakomity historyk, minister pełnomocny polski, S. Askenazy, który, łącznie z Ignacym Paderewskim, reprezentować będzie Polskę na Kongresie Ligi Narodów.

Poseł Rzeczypospolitej, hr. Zamoyski, wyjechał na dni kilka do Warszawy.

P. George Bienaimé, współpracownik nieoceniony POLONII, wraz z małżonką swą p. Dr. de Wojno-Bienaimé, wyruszyli do Polski. P. Bienaimé nadsyłać nam będzie artykuły z ciekawej swej podróży.

W ciągu bieżącego tygodnia, spodziewany jest przyjazd do Paryża ministra finansów, p. Grabskiego, którego przybycie ma się łączyć z zawarciem traktatu handlowego z Francją.

Hojny dar.

Otrzymaliśmy bardzo hojny dar, ileże p. Emil Sperling, Rodak nasz z New-Yorku, przebywający w Paryżu, doręczył nam na Czerwony Krzyż Fr. 300 i na Fundusz Propagandy Fr. 200. Nie pierwsi to raz cele polskie tak gorące znajdują poparcie ze strony p. S. Składy Mu serdeczne «Bóg zapłać».

Otrzymaliśmy nadto od WP. inżyniera, Tadeusza Gładysza z Marsylji, tysiąc franków (1,000 Fr.) na Czerwony Krzyż Polski.

Za tą hojną pomoc wyrażamy Szanownemu Ofiarodawcy najgłębsze nasze uznanie i podziękowanie.

Dar ten umożliwił nam wysłanie natychmiast już trzecich dwu tysięcy franków do Warszawy, jak to w dialekcie Ofiar wyłuszczamy!

Koło Przyjaciół Polski w Marsylji.

Dochodzi nas dobra nowina, że w Marsylji powstaje, dzięki zabiegom grona szczerych obywateli, Koło Przyjaciół Polski.

Wywimy przekonanie, iż nowa ta Instytucja rozwinię skrzydła do szerokiego lotu i nie poj-

Jedyny Zakład Kuśnierski Polski

w Paryżu

A. MAKOWSKI

10, rue Jean-de-Beauvais, PARIS

Wielki wybór futer.

Modele pierwszorzędnych domów.

Przechowywanie i przerabianie futer.

Ceny umiarkowane.

CAFÉ du PARNASSE

Beau local. — Rendez-vous des Peintres et Sculpteurs de toute nationalité. Exposition permanente de tableaux.

103, boul^d du Montparnasse — Tel. Fleurus 21-34.

NAJSZYBCIEJ PRZESYŁKĘ PIENIĘDZY do POLSKI

za pomocą czeków, przekazów listowych lub telegraficznych. — uskutecznia jedynie.

Bank dla Handlu i Przemysłu w Warszawie

Agencja w Paryżu

2, rue Grétry (od 15 Września : 36, rue de Châteaudun)

posiadający we wszystkich miejscowościach Polski swoje oddziały, agencje i korespondentów.

Liczne listowne podziękowania świadczą, że jedynie Bank dla Handlu i Przemysłu w Warszawie potrafił dotąd przesyłać **PIENIĄDZE NAJSZYBCIEJ I NAJTANIEJ Z ZUPEŁNA GWARANCJĄ PUNKTUALNEGO DORECZENIA**.

Bank dla Handlu i Przemysłu w Warszawie specjalną roztoczył opiekę nad przekazami **KLASY PRACUJĄCEJ**.

dzie za przykładem podobnie nazywanych kół, które, w rezultacie, są tylko polem do osobistej ambicji dla jednostek, pobierających sute wynagrodzenie miesięczne za rzekome swoje «sentymenty» dla Polski.

Są po temu wszystkie dane, iż Koło w Marsylii pojedzie drogą własną szeroko i ofiarnie pojętej pracy obywatelskiej.

Pracownicy polscy w Carmaux.

Delegacja Polskiego Czerwonego Krzyża prosi nas o ogłoszenie, iż otrzymała od pracowników polskich w Carmaux, w departamencie Tarn, następujące ofiary:

Rybicki 2 fr. — Dureżyński 2 fr. — Jankowski 5 fr. — Sikora 5 fr. — Dudka 3 fr. — Gańska 5 fr. — Juraszczuk 5 fr. — Szczepaniak 5 fr. — Bożek 2 fr. — Kępa 5 fr. — Babis 5 fr. — Lis 2 fr. 50 cent. — Dubryński 2 fr. 50 cent. — Widła 2 fr. — Sucharski 3 fr. — Lacki 2 fr. — Jaworski 2 fr. — Monasterski 2 fr. — Jarka 2 fr. — Krupa 2 fr. — Nowak 2 fr. — Stażec 5 fr. — Walas 5 fr. — Nowak 5 fr. — Dominerak 2 fr. — Jack 2 fr. — Jasionowski 2 fr. — Wąsik 2 fr. — Miller 2 fr. 50 cent. — Wdowczyk 2 fr. — Zawadzki 3 fr. — Judziński 2 fr. — Woyński 2 fr. — Kowalski 2 fr. — Jaroszek 2 fr. — Cynamon 2 fr. — Brenakiewicz 5 fr. — Operacz 5 fr. — Stachowiak 3 fr. — Olek 2 fr. — Miecznikowski 5 fr. — Binkowski 2 fr. — Nowak 2 fr. — Banach 4 fr. — Staruzik 2 fr. — Kacperski 2 fr. 50 cent. — Wojenczak 2 fr. — Dąbrowski 2 fr. — Starzyński 3 fr. — Rychlewski 2 fr. — Cieślak 5 fr. — Rusznica 5 fr. — Lewiński 3 fr. — Szczępior 5 fr. — Kosiński 2 fr. — Skibiński 2 fr. — Źak 2 fr. — Użykowski 2 fr. — Marciniak 4 fr. — Krawczyk 2 fr. — Gawlicki 4 fr. 50 cent. — Wiewiór 5 fr. — Sietraszak 1 fr. — Woźniak 5 fr. — Wolak 5 fr. — Lewandowski 3 fr. — Wasiak 2 fr. — Florek 2 fr. — Cichowiec 2 fr. — Borok 1 fr. — Kowal-

FOURRURES — PELLETERIES
E. ROSNER & Cie
 48, rue du Colisée, PARIS (8^e)
 Tél. : Elysée 21-46

CAFÉ DE LA ROTONDE Rendez-vous
 Artystów Ma-
 105, boulev. du larzy, Rzeźbiarzy, Muzyków,
 Montparnasse Literatów Polskich i polskiej
 Tél. : Saxe 26-82. Młodzieży uniwersyteckiej.

GOSPODYNI Polka, świeżo przybyła, wyk-
 walifikowana, znajdująca dosko-
 nale gospodarstwo wiejskie, poszukuje miejsca
 zaraz, wyjedzie na prowincję. Laskawe oferty
 nadsyłać pod adresem POLONII dla Józefy Da-
 nielewskiej.

CHARLES SEMMEL KUŚNIERZ
 Création de Modèles
 21, Boulevard Malesherbes, PARIS
 Tél. : Élysée 42-56

EXPORT-UNION
 KONCESJONARJUSZE FABRYK
 26, rue Richer w Paryżu — Tel. Louvre 04-74
 56-58, Allées de Meilhan w Marsylji — Tel. 42-25
PRODUKTY CHEMICZNE
 dla przemysłu : lakierniczego, malarskiego,
 kauczukowego, papeterijnego, blicharskiego.
 Siarka, Boraks, Gumy Lakowe,
 Skoncentrowany Siarek Sodu, Wyciąg
 Kompeuszowy, Ałun Chromowy.
 Dwuchromian Sodu.

czyk 5 fr. — Krupa 10 fr. — Walczak 5 fr. — Pas-
 lot 10 fr. — Marjański 1 fr. — Łoboda 2 fr. —
 Pułkownik 5 fr. — Andrukowicz 5 fr. Robotnicy
 włoscy 6 fr.

Ten akt solidarności, ze strony naszych pra-
 coworkers w Carmaux, zasługuje na uznanie.

⇒ Zaślubiny.

W dniu 24 lipca, w najbliższym gronie rodzin-
 nem, odbył się ślub młodego inżyniera p. Jana
 Sosnowskiego, syna znakomitego rodaka nasze-
 go, p. Kazimierza Sosnowskiego i małżonki Jego,
 doktora medycyny Sosnowskiej, z panną Janiną
 Livet-Karwowską, studentką medycyny, córką i
 wnuczką zasłużonej krajowi i emigracji rodzinny
 Karwowskich.

Młodej parze zasyłamy najlepsze życzenia, po-
 winszowania łączymy dla Rodziców Nowożeń-
 ców.

⇒ List do Redakcji.

Od p. Juliana Unszlichta, wolontariusza pol-
 skiego w Armii francuskiej, w roku 1914, obecnie
 studiującego teologię, otrzymujemy, z prośbą o
 zamieszczenie, następujące pismo:

«W ostatnim numerze POLONII (z dnia 21.VIII)
 na str. 4, spotkałem na liście członków rządu
 «sowieckiego» dla Polski nazwisko niejakiego
 Józefa Unszlichta. Wobec trudności komunikacyjnych z krajem, upraszczam SzPana o łaskawe
 zaznaczenie na łamach swego pocztowego pisma, iż z inywiduum owem, prowadzącym hordy mos-
 kiewskie na Ojczyznę naszą, nie mam nic wspólnego.

«Raz już byłem zmuszony to uczynić w N.138,
 wychodzącego niedygdy, «Polaka» (21.III.19) z po-
 wodu broszury p. Choloniewskiego, który, acz
 bezwiednie, lecz w krzywdzący dla mnie sposób,
 uzożmił mnie z nim.

«Pisma krajowa upraszczam o powtórzenie ni-
 nieszego sprostowania.»

Lączę wyrazy etc. etc.

(podpisano) Julian Unszlicht
 Institution N. D. de Lourdes, dnia 23 sierpnia,
 1920 roku.

⇒ Konkurs Rektoratu Szkoły Politech-
 niczej.

P. Konsul Generalny w Paryżu zawiadamia
 nas, iż Konkurs Rektoratu Szkoły Politechnicznej we Lwowie, konkurs, który był ogłoszony w
 POLONII, został przedłużony do końca września.

Kandydaci więc, którzy, wobec wypadków
 krajowych, ociągali się z wystaniem swych
 zgłoszeń lub z niemi się spóźnili, mogą je wy-
 słać do końca września.

BANK
 dla HANDLU i PRZEMYSŁU
 w WARSZAWIE

Kapitał akcyjny 43. 200. 000 Mp. — Rezerwy około 7. 000. 000 Mp.
 Instytucja centralna : WARSZAWA, ul. Traugutta, 8.

ODDZIAŁY I AGENTURY : Warszawa, Biała Podlaska, Białystok, Brześć-Litewski, Drohobycz
 Grajewo, Lwów, Łomża Łuków, Międzyrzec, Mińsk-Litewski, Siedlce, Stanisławów,

AGENCJA W PARYŻU
 2, rue Grétry Paris (2^e)

Telefon : Gutenberg 47-45.
 dokonywa wszelkich czynności bankowych na najkorzystniejszych warunkach; wydaje
 bezpośrednio, po najlepszym kursie dnia, przekazy pieniężne na wszystkie miejscowości
 Kraju i zagranicy; wypłaca pieniędze telegraficznie; otwiera rachunki czekowe
 i płaci od wkładów, a vista 3 1/2 % w stosunku rocznym; załatwia inkaso frachtów,
 weksli, trat, konosamentów, kuponów i. t. d.; wykonywa zlecenia giełdowe; udziela bez-
 płatnie wszelkich informacji, celem popierania wzajemnych stosunków handlowych między
 Francją a Polską.

L. FROCHMANN KRAWIEC MĘZKI
 20, B¹ Montmartre, 20, Paris
 Tél. Louvre 26-79

Compagnie Générale Transatlantique
 PARIS — 6, RUE AUBER

LINIA POCZTOWA Z HAVRU DO NOWEGO-YORKU
 Szybkie parostatki

dla podróżujących Iej,
 IIej i IIIej klasy.

Wyjazd z Havru co sobota.

Pociągi specjalne z Paryża do Havru.
 Bliższych informacji udziela Biuro
 6, Rue Auber, PARIS

Przyślijcie mandatem pocztowym

55 franków

a wzamian otrzymacie piękny,
 doskonały zegarek męski, nik-
 lowany lub oksydowany, ankier,

15 rubinów, chronometr

znakomitej

FABRYKI LEFEBVRE

Gwarancja pięcioletnia.

Jako premium: tańcuszek,

Mandaty pocztowe adresować:

ETABLISSEMENT LEFEBVRE

6, rue Mayran, Paris IX.

Katalogi wysyła się za nadesłan. 50 cent. markami.
 Listy, nazwiska i adresy pisać wyraźnie.

TŁUMACZENIA, poprawianie błędów, korespondencja, przepisywanie na maszynie. Lekcje polskiego i francuskiego, 3 bis, rue Emile-Allez.

DAKTYLOGRAFIKA polka, władająca do-
 brze również językiem francuskim, znajdzie natychmiast zajęcie
 kilkogodzinne, popołudniowe w biurze. Oferty
 nadsyłać pod adresem POLONII dla Ex. T.

BANQUE FRANÇAISE
 pour le COMMERCE et l'INDUSTRIE
 Capital 60 Millions — 17, RUE SCRIBE - PARIS

PRINCIPALES OPÉRATIONS

Dépôts de Fonds avec intérêt — Compte de
 Chèques — Garde Titres — Lettres de Crédit —
 Vente et achat de monnaies — Change — Déli-
 vrance de chèques sur tous pays — Location de
 coffres-forts.

PARIS. — IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.

BANQUE

pour le COMMERCE et l'INDUSTRIE
 à VARSOVIE

Kapitał akcyjny 43. 200. 000 Mp. — Rezerwy około 7. 000. 000 Mp.

Instytucja centralna : WARSZAWA, ul. Traugutta, 8.

Adres telegraficzny : Bankvarab.

dokonywa wszelkich czynności bankowych na najkorzystniejszych warunkach; wydaje
 bezpośrednio, po najlepszym kursie dnia, przekazy pieniężne na wszystkie miejscowości
 Kraju i zagranicy; wypłaca pieniędze telegraficznie; otwiera rachunki czekowe
 i płaci od wkładów, a vista 3 1/2 % w stosunku rocznym; załatwia inkaso frachtów,
 weksli, trat, konosamentów, kuponów i. t. d.; wykonywa zlecenia giełdowe; udziela bez-
 płatnie wszelkich informacji, celem popierania wzajemnych stosunków handlowych między
 Francją a Polską.



ANTIQUITÉS & OBJETS D'ART

J. BAUER

162, Boulevard Haussmann, PARIS — Tél. Elysée 07-71
 Kupuje i płaci drogo meble starożytne,
 bronzy, makaty.

FUTRA — WYROBY FUTRZANE

REPARACJE — PRZERÓBKИ

S. BESTER

43, rue d'Hauteville — PARIS

Wywóz - Pośrednictwo

LECZIŃSKI & Cie

664, San Martin | 67, rue de la Victoire
 BUENOS-AIRES | PARIS
 Républ. ARGENTINE | Telefon: CENTRAL 07-74

Udziela wszelkich informacji i podejmuje się wszelkich zakupów w Argentynie
 jako to : Skór, Wełny, Mięsa mrożonego i. t. d.

BIENENFELD JACQUES

KUPUJE: Perły, Drogie Kamienie,
 Biżuterje okazyjne.

PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62

Tél. : CENTRAL 90-10

LE GÉRANT : P. NEVEU